

The functions of slang in the work of Faïza Guène

[Les fonctions des argotismes dans l'œuvre de Faïza Guène]

Daria Proskuryakova – Thierry Ponchon – Tatiana Retinskaya –
Jerome Baghana – Olga Prokhorova

DOI: 10.18355/XL.2022.15.04.14

Abstract

This article analyzes the slang linguistic elements of Faïza Guène's entire fictional work. The writer inscribes her creations in the literary genre "beur" (literature of generations born of Algerian immigration) and urban (suburban) literature, two connected areas of modern French prose. It also studies the phenomenon of « contemporary French in cities » (a term introduced by argotologist J.-P. Goudaillier) as a variety of French argots. Indeed, the author's language is special in the sense that it is characterized by several marks of oral character at all levels. The wide use that she makes of different slang strata is motivated by the fact that, on the one hand, this vocabulary is part of her personal linguistic experience and that, on the other hand, these multiple processes make it possible to give her works the appearance most realistic and plausible that it is.

Based on the analysis of a non-standard vocabulary (frequency of argot lexemes, means of their semantization, synonymic ranks, training procedures), the authors draw conclusions on the functions of slang in the novels of F. Guène. Although all the functions specific to French argots are present in his works, their hierarchy differs from one novel to another depending on the change of the subjects treated and the characteristics of the characters/narrators.

Key words: Beur literature, contemporary French prose, Faïza Guène, slang expressions, French argot, borrowings, functions of slang units, training procedures

Résumé

Cet article analyse les éléments linguistiques argotiques de l'ensemble de l'œuvre romanesque de Faïza Guène. L'écrivaine inscrit ses créations dans le genre littéraire « beur » (littérature des générations nées de l'immigration algérienne) et la littérature urbaine (de banlieue) ; deux domaines connectés de la prose francophone moderne. Y est aussi étudié le phénomène du « français contemporain des cités » (terme introduit par l'argotologue J.-P. Goudaillier) comme une variété des argots français. En effet, la langue de l'auteure est particulière, en ce sens qu'elle est caractérisée par plusieurs marques d'oralité à tous les niveaux. L'usage large qu'elle fait de différentes strates argotiques est motivé du fait que d'une part, ce vocabulaire fait partie de son expérience linguistique personnelle et que d'autre part, ce procédé multiple permet de donner à ses œuvres l'aspect le plus réaliste et vraisemblable qu'il soit.

S'appuyant sur l'analyse d'un vocabulaire non standard (fréquence des lexèmes argotiques, moyens de leur sémantisation, rangs synonymiques, procédés de formation), les auteurs tirent des conclusions sur les fonctions des argotismes dans les romans de F. Guène. Bien que toutes les fonctions propres à l'argot français soient présentes dans ses œuvres, leur hiérarchie diffère d'un roman à l'autre suivant le changement des sujets traités et des caractéristiques des personnages/narrateurs.

Mots-clés : Littérature beur, prose française contemporaine, Faïza Guène, argotismes, argot français, emprunts, fonctions des unités argotiques, procédés de formation

Introduction

Selon l'opinion largement répandue, l'argot (ou plutôt les argots selon l'argotologue Denise François-Geiger qui insiste sur la pluralité de ces parures) est une sorte de langage codifié :

[...] c'est un lexique souvent synonymique par rapport au vocabulaire standard qui est destiné à l'usage exclusif dans le réseau, à des fins conniventielles et ludiques (entre autres, utilisation des métaphores), économiques (entre autres, utilisation de la troncation), crypto-identitaires (verlanisation, *etc.*) (Podhorná-Polická, 2007 : 10)

À la fin du xx^e siècle, début du xxi^e, de nombreuses formes d'argot, de langue populaire et de jargon se développent : argot commun, argot commun des jeunes, français contemporain des cités, *etc.* Ces formes sont présentes non seulement à l'oral, mais aussi à l'écrit, depuis les années 80, avec l'apparition de nouveaux genres littéraires francophones : la littérature des immigrés arabes (littérature *beure*) et la littérature urbaine.

De nombreux linguistes se sont consacrés à l'étude du phénomène de l'argot français, comme : E. M. Beregovskaya (Beregovskaya 1975), J.-P. Colin (Colin 1991, 2003, 2007 ; Colin, Mevel & Leclère 2006), A. Dauzat (Dauzat 1917, 1918, 1929), V. M. Debov (Debov 2012), D. François-Geiger (François-Geiger 1975, 1989, 1991) (François-Geiger & Goudaillier 1991), J.-P. Goudaillier (Goudaillier 1997a, 1997b ; François-Geiger & Goudaillier 1991 ; Goudaillier & Lavric 2014 ; Goudaillier & Montserrat Planelles 2017), P. Guiraud (Guiraud 1985, 1986), N. V. Khorocheva (Khorocheva 2020), E. A. Kozelskaya (Kozelskaya 2006), O. A. Ovchinnikova (Ovchinnikova 2010), A. Podhorná-Polická (Podhorná-Polická 2007), Th. Ponchon (Ponchon 2020), T. I. Retinskaya (Retinskaya 2016 ; Retinskaya & Kuzmina 2020 ; Retinskaya & Vojnova 2020), M. Sourdout (Sourdout 2002, 2009), D. Szabó (Szabó 1991) et I. Vitali (Vitali 2009), pour n'en citer que quelques-uns.

Quant au problème plus spécifique du fonctionnement de l'argot dans un texte littéraire, il a été particulièrement traité par E. M. Beregovskaya, E. A. Kozelskaya, I. Vitali, D. François-Geiger, J.-P. Colin, A. Podhorná-Polická et M. Sourdout.

Les résultats présentés dans cet article s'inscrivent dans la continuation des recherches consacrées au français contemporain des cités dans les textes littéraires (Proskuryakova 2017, 2018, 2019, 2020).

Classiquement, l'argot possède des fonctions cryptique, ludique (ou une combinaison des deux, cryptoludique), identitaire (représentative) ou de connivence. S'y ajoutent aussi les fonctions stylistique (François-Geiger 1991 : 6), expressive et impressive (Podhorná-Polická 2007 : 10), qui sont d'une manière ou d'une autre inhérentes à toutes les formes d'argot. La différence entre ces fonctions dépend principalement du groupe social qui utilise le vocabulaire argotique, ainsi que de la tranche d'âge des locuteurs.

L'étude présente s'appuie sur la méthode descriptive et analytique, l'analyse comparative des faits linguistiques, les statistiques symptomatiques et la méthode d'échantillonnage continu. Toutes ces approches permettent d'obtenir des données fiables sur la fréquence et l'originalité de l'utilisation de lexèmes argotiques dans le texte. Elles font ainsi apparaître les caractéristiques particulières du style spécifique de l'auteure.

1. Caractéristiques linguistiques et stylistiques

Faïza Guène, romancière et scénariste française, naît et grandit en 1985 dans une banlieue parisienne de parents algériens immigrés en France, alors que l'Algérie était encore française (de 1830 à 1962). Il est évident que son œuvre en tant qu'écrivaine représente à des degrés divers soit une digression lyrique sur les conditions de vie des

immigrants, soit une recherche identitaire liée à leur situation particulière sociale et linguistique. En général sa langue est caractérisée par « une très large gamme de traits d'oralité qui ajoutent encore à la vivacité du rythme » (Sourdou 2009 : 497). On a du mal parfois à bien distinguer le style de l'écrivaine-même de la manière de ses héroïnes de raconter une histoire, car Faïza Guène sait imiter à la perfection cet accent singulier des habitants des banlieues parisiennes. D'ailleurs, Peter Žiak, en réfléchissant sur le style de Michel Houellebecq, remarque que « cependant, le style n'est pas seulement une adaptation de la langue à un sujet donné, mais aussi une manifestation de la perception de la réalité par l'auteur. Sans aucun doute, le même matériau aurait pu être traité de manière plus dramatique, l'auteur aurait pu choisir un langage plus orné, moins explicite et original » (Peter Žiak 2017, 2017a, 2019, 2020). Ainsi ce style d'oralité que Faïza Guène adapte pour ses œuvres tient-il à la vraisemblance et à l'honnêteté de ses sujets.

Faïza Guène est considérée comme une représentante de la littérature « beur ». Ce type de littérature qui est née dans les années 80 « [...] est produite en français par des écrivain(e)s issu(e)s de la seconde génération de l'immigration maghrébine en France. Elle est l'expression d'écrivains nés ou arrivés en bas âge dans le pays d'accueil de leurs parents » (Sebkhi 1999 : 15). Bien représentatif dans son titre même contenant un néologisme argotique d'auteur, son premier roman *Kiffe kiffe demain* est sorti en 2004 et reçut aussitôt une critique élogieuse sur une double page du *Nouvel Observateur*¹. Le livre remporta un succès digne des romanciers dits « confirmés » avec 400 000 exemplaires vendus et sa traduction en 26 langues. Ensuite, Faïza Guène publia six autres romans qui continuent tous à explorer les différentes facettes de la vie banlieusarde.

Kiffe kiffe demain (2004) se construit à partir d'un monologue, celui d'une adolescente de 15 ans, du nom de Doria. Elle vit à Livry-Gargan² avec sa mère, qui était si déçue à leur arrivée en France en 1984 « [qu'elle] a cru qu'ils avaient pris le mauvais bateau et qu'ils s'étaient trompés de pays » (Guène 2004 : 32). Dès sa plus « tendre enfance », Doria doit affronter la misère, le départ de son père, la tentative d'intégration à la société française, où toute différence est rendue suspecte et où les descendants d'immigrés sont relégués à une citoyenneté de second rang. C'est ici que Guène commence à développer son thème de prédilection, celui de l'identité liée à l'intégration et à l'assimilation. Pour autant, le linguiste Marc Sourdou note que « la langue utilisée dans ce roman est celle du "je" et du "jeu", et les textes sont portés par des personnages qui distillent un regard frais, drôle et sans misérabilisme sur leur vie » (Sourdou 2009 : 496).

Dans son deuxième roman *Du rêve pour les oufs* (2006), c'est une autre héroïne, Alhème, jeune adulte de 24 ans vivant à Ivry-sur-Seine³, qui sera sa porte-parole. Restée seule responsable de son père accidenté au travail et de son frère attiré par la délinquance, Alhème se voit contrainte à faire face à l'effondrement de sa structure familiale.

¹ *L'Obs*, qui s'appelait *Le Nouvel Observateur* jusqu'en 2014, est un magazine d'actualité hebdomadaire français, classé à gauche de l'échiquier politique et avec une ligne politique social-démocrate.

² Livry-Gargan est une commune située en Seine-Saint-Denis, à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Paris, avec un habitat pavillonnaire largement prédominant et peu d'habitat collectif et de logements sociaux (< 15 %). Elle a longtemps été ancrée à gauche de l'échiquier politique (jusqu'en 2014).

³ Ivry-sur-Seine est une commune située dans le Val-de-Marne, limitrophe de Paris. C'est la ville la plus au sud de la *Ceinture rouge* de la couronne parisienne. Bastion historique du parti communiste français, son député de 1930 à 1964 fut Maurice Thorez. Elle comporte une forte proportion de logements sociaux (> 35 %), bien au-delà du taux minimal imposé par la loi.

Le troisième roman *Les Gens du Balto* (2008) explore le genre du polar, quoique l'action se passe toujours dans une banlieue en fin d'une ligne de RER⁴. C'est un roman choral construit sous la forme de témoignages d'habitants de la banlieue, à propos d'un meurtre, celui du patron du *Balto*, un bar miteux⁵. Ce meurtre est un élément déclencheur permettant à l'écrivaine de montrer un tableau humain pittoresque et multifacette.

Un homme, ça ne pleure pas (2014) plonge les lecteurs dans le drame familial d'une famille issue de l'immigration algérienne. Il ne s'agit pas ici d'affronter la misère et la nécessité de se battre quotidiennement pour survivre, car cette famille vit à Nice⁶ dans une maison privée avec jardin. Le conflit générationnel et identitaire naît entre les parents qui veulent élever leurs trois enfants dans le respect des traditions familiales et les enfants tiraillés entre leur double culture : algérienne d'origine et française d'appropriation.

Millénium blues (2018) constitue une nouvelle étape pour l'écrivaine, aussi bien du point de vue stylistique que linguistique. C'est un roman nostalgique sur les phénomènes millénaires évoquant de nombreux événements marquants du tournant du millénaire, avec ses joies et ses traumatismes. À travers une histoire d'amitié entre deux femmes, Carmen et Zouzou, l'auteure capte excellemment toute une époque avec ses tumultes.

Enfin, *La Discrétion* (2020), son roman le plus récent, revient à cette double identité des immigrés, vue, cette fois, à travers les yeux d'une héroïne septuagénaire, Yamina. On y voit tout le parcours existentiel et philosophique de l'auteure qui a débuté son écriture littéraire avec une adolescence de 14 ans et qui la finit pour le moment avec un personnage âgé. Yamina a vécu un double exil : l'un à Ahfir au Maroc et un autre ensuite, en France, à Aubervilliers⁷. Le titre du roman traduit le silence de cette femme sur son passé et son expérience douloureuse de l'assimilation en France. Ce sentiment de la discrétion couvre en vérité une profonde colère qui met Yamina et ses enfants face à un dilemme : être consommé par elle ou la combattre en ne lui laissant aucune prise.

Tous ces romans paraissent à bien des égards exemplaires dans le traitement des marques de l'oralité que l'auteure laisse transparaître dans son écriture au moyen de procédés parfois audacieux. Si le vocabulaire argotique tient une place importante dans toutes ses œuvres, cependant, dans chacune d'entre elles, il est utilisé à des fins différentes. Au regard de l'abstrait, qui est le séparé par opposition au tout, le général

⁴ Le RER (sigle de *Réseau Express Régional*) est un réseau ferroviaire de transport en commun, construit à partir du milieu du XX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, rayonnant autour de Paris et desservant les points névralgiques jusqu'aux limites de la région d'Île-de-France. Plus de 3,5 millions de franciliens l'empruntent chaque jour.

⁵ De très nombreux bars-tabacs portent encore le nom de *Balto* en France. Cette dénomination vient d'une ancienne marque de tabac faisant référence à Baltimore, principale ville du Maryland (USA) et productrice historique de tabac blond. Aidés financièrement par la SEITA (Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et Allumettes) qui conserve encore aujourd'hui le monopole du commerce de tabac en France, ces établissements devaient en contrepartie prendre le nom d'une marque de cigarettes. C'est ainsi que dans les années de reconstruction économique (1950-1970), on a vu fleurir des bars-tabacs aux noms évocateurs de *Narval*, *Marigny* et... *Balto*. Le choix du nom du bar dans ce roman n'est donc pas anodin.

⁶ Nice est une commune du sud-est de la France, sur les bords de la mer Méditerranée, à une trentaine de kilomètres de l'Italie. Elle est réputée pour son patrimoine, son climat, son tourisme international (notamment russe) et son avenue longeant le bord de mer face à la fameuse baie des Anges, la *Promenade des Angles*.

⁷ Aubervilliers est une commune située en Seine-Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris qu'elle jouxte. Ville emblématique de la *Ceinture rouge*, traditionnellement communiste depuis 1945, son identité urbaine et humaine est marquée par l'héritage de l'industrie et du travail, et elle accueille une forte population d'étrangers.

par opposition au particulier, le construit par opposition au donné (Auroux & Weil, 1990 : 6), Faïza Guène opte manifestement pour des termes désignant des choses perceptibles, au moyen de dénominations triviales, pour un vocabulaire concret. Ceci est notamment perceptible dans la fréquence des lexèmes, les moyens de leur formation, leur appartenance aux différents sous-types de l'argot.

L'analyse de la composante argotique selon les principes développés par E. M. Beregovskaya, décrits dans *Les dialectes sociaux et la langue de la prose française contemporaine* (Beregovskaya 1975), aussi bien que l'analyse littéraire des textes et des personnages vont permettre de déterminer les fonctions des argotismes dans toute l'œuvre de Faïza Guène.

2. Analyse du vocabulaire non conventionnel

Dans quatre des six romans de Faïza Guène, 1 123 lexèmes non conventionnels ont été identifiés, selon la répartition suivante :

Titre du roman	Fréquence des lexèmes non conventionnels
<i>Kiffe kiffe demain</i>	220
<i>Du rêve pour les oufs</i>	327
<i>Les gens du Balto</i>	392
<i>Millénium blues</i>	184

Pour D. François-Geiger, il est réducteur de prétendre analyser les usages de l'argot dans une œuvre de fiction à partir du seul degré de fréquence des lexèmes argotiques. Selon elle, il conviendrait de distinguer les romans utilisant des termes d'argot en deux catégories, « littérature en argot » et « argot en littérature », au-delà toutefois du critère numérique qui n'est pas convaincant pour cette différenciation à ses yeux (François-Geiger 1975 : 10). En effet, il s'avère, en fait, bien difficile d'indiquer avec exactitude combien de lexèmes, de phrases ou de paragraphes sont décisifs pour classer un roman particulier en roman argotique ou en roman utilisant l'argot. C'est pourquoi elle préfère le critère qualitatif, qui, de son point de vue est beaucoup plus pertinent et efficace : pour certains auteurs, des personnages individuels appartenant à une certaine couche sociale utilisent des argotismes, pour d'autres, l'auteur/narrateur utilise lui-même l'argot dans le récit (François-Geiger 1975 : 10).

Dès lors, à partir de ce critère, on peut en déduire que F. Guène appartient aux écrivains-argotiers modernes, puisque pour ses personnages principaux l'argot français de banlieue est leur langue « natale », qu'ils parlent librement et familièrement. Néanmoins, il arrive que la parole des personnages trahisse parfois la personnalité de l'écrivaine elle-même, plus éduquée et instruite que ses *alter ego* littéraires (notamment à travers l'usage de la concordance normative des temps et celui du présent et passé du subjonctif). Quoiqu'il en soit, l'argot est surtout présent dans les romans *Kiffe kiffe demain*, *Du rêve pour les oufs* et *Les gens du Balto* :

Moi, je m'inquiétais parce que ça faisait longtemps que je l'avais pas vu. (RPO 2006 : 54).

Ce serait quand même pas mal qu'elle fasse ses cours avec la même énergie pour ses affiches (KKD 2004 : 44).

Le titre même du roman *Kiffe kiffe demain* contient à la fois de l'argotisme et un jeu de mots. Le verbe *kiffer* est le dérivé du nom *kif* (*m*), qui est emprunté à l'arabe et se traduit par 'un mélange de marijuana et de tabac', 'plaisir'. Initialement, ce verbe signifiait 'fumer de l'herbe, consommer de la drogue', mais a ensuite acquis un sens plus large, celui d' 'aimer'. *Kiffe kiffe* donc est un homophone de l'adjectif *kif-kif*, qui se traduit par 'le même, similaire' (Gromova & Griniova 2012: 576 ; v. aussi

CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/kif>). Doria, le personnage principal du roman, aime répéter la phrase « c'est kif-kif demain » ce qui signifie 'Demain, ce sera pareil qu'aujourd'hui'. Dans les dernières pages optimistes du roman, Doria clame qu'elle écrira désormais son expression préférée d'une manière différente : « kiffe kiffe demain » ; ce qui signifiera 'je suis prête à profiter de la vie et à avancer'.

Concernant les divers procédés qui sont à la base de la formation des argotismes employés par F. Guène, il convient de préciser que les plus productifs sont 1) pour les procédés sémantiques, les emprunts aux différentes langues, l'utilisation des lexèmes du vieil argot français, la métaphore, la métonymie, le glissement sémantique, la périphrase et la synonymie ; 2) pour les procédés formels, la verlanisation, la troncation, la resuffixation et le redoublement hypocoristique. Par ailleurs, ils peuvent d'évidence concomitamment s'imbriquer, s'interpénétrer, se combiner de différentes manières pour former un seul et unique mot⁸.

3. Procédés sémantiques

Comme le précise Charles Bally « [...] il ressort que la figure est une source générale et abondante où s'alimente et se rajeunit le langage [...] » (Bally 1921 : 201). Aussi F. Guène utilise-t-elle beaucoup d'unités argotiques créées à l'aide des figures du style dont l'importance réside dans le fait de détruire la monotonie du texte et d'enrichir le vocabulaire :

En plus en ce moment *elle part en vrille*. (KKD 2004 : 48)

Le mois dernier *il m'avait gratté* un ticket de Banco gagnant à 15 000 euros. (GGB 2008 : 53)

Quand les voisins le répétaient à Papa, *il me passait de gros savons de Marseille*, mais rien à faire, je recommençais la semaine suivante. (RPO 2006 : 45)

Ces profs, je te jure... J'ai eu le même genre de *casse-bonbons* qui font ce boulot parce que les vacances, ça les arrange, et dont le moment préféré de la journée, c'est la sacro-sainte pause café. (RPO 2006 : 55)

Pour ce qui est de la synonymie et de la parasyonymie⁹, le vocabulaire de l'auteure contient des séries synonymiques assez importantes, surtout dans certains champs lexicaux spécifiques et circonscrits, comme ceux liés à la délinquance ou à l'appréciation des gens. Il en est ainsi pour exprimer les notions :

- de *banlieue : *cité, ghetto, téci, tess* ;
- d' *enfant : *gamin, gosse, marmot, môme, mouflet, pisseur, poussin* ;
- de *mauvais : *cramé, fichu, foutu, pour(r)ave, pourri* ;
- de *policier : *condé, flic, flicaille, képi, keuf, schmittard, Starsky et Hutch, vache* ;
- de *voler ('dérober') : *chourave(r), faire les poches, faucher, grappiller, péta, racketter, rafler, taper, tirer*.

Il y a aussi des cas où la synonymie vient du désir ou du besoin ressenti de l'auteure de préciser le sens de certains argotismes pour rendre le texte plus expressif et plus compréhensible pour tous les lecteurs :

Je lui dis que je *travaille*, mais il paraît déçu lorsque je lui explique exactement ce qu' *est mon job*. (RPO 2004 : 37)

⁸ Pour une définition plus exhaustive du style oralisé, voir Luzzati & Luzzati (Luzzati et Luzzati 1987) et Marcu (Marcu 2016 : 83-87).

⁹ Pour les concepts de *synonymie (absolue)* et de *parasyonymie* (ou *synonymie relative*), v. M. Batteux (Batteux 2000), H. M. Gauger (Gauger 1972), M.-L. Honeste (Honeste 2007), M. López Díaz (López Díaz 2018), M.-F. Mortureux (Mortureux 1997) et cf. G. Kleiber (Kleiber 2009).

Quoi qu'il en soit, comme le remarque Sourdot : « Ce qui frappe à la première lecture de *Kiffe kiffe demain* – et les critiques, à sa parution, ont été unanimes à le relever – c'est l'emploi important du vocabulaire issu de ce qu'il est convenu d'appeler après J.-P. Goudaillier (1997) le “français contemporain des cités” » (Sourdot 2009 : 497). Pour être plus explicite, selon J.-P. Goudaillier lui-même, le français contemporain des cités est :

[...] une interlangue entre le français véhiculaire dominant, la langue circulante, et l'immense variété de vernaculaires qui compose la mosaïque linguistique des cités, que celles-ci soient banlieusardes ou non, à savoir de l'arabe maghrébin, du berbère, diverses langues africaines et asiatiques, des langues du type tzigane, des créoles des Départements et Territoires d'outre-mer, *etc.*, pour ne citer que ces langues. (Goudaillier 1997a) (v. aussi Goudaillier 1997b : 98)

Fort est de constater que le français contemporain des cités enrichit aussi son répertoire en empruntant des mots au vieil argot français. Si parfois ces termes peuvent être verlanisés, ce n'est pas le cas chez F. Guène, qui se contente de simplement se les approprier. En voici quelques occurrences :

D'après ce que tout le monde dit, c'est un toubab, enfin un Blanc, un camembert, *une aspirine* quoi... (KKD 2004 : 131)

Les buralistes, c'est des types braves, pas des balances. Ils *crament jamais les blaises*. (KKD 2004 : 165)

Tu vas rendre *l'oseille* et dire aux grands que tu veux plus faire ça. (RPO 2006 : 99)

Dans ses œuvres, F. Guène emploie des mots argotiques différents pour désigner les parents, et plus particulièrement le père. Si, dans *Les gens du Balto*, elle utilise surtout *daron* (11 occurrences) – mot très répandu en argot :

Le *daron*, je l'ai *cramé*, il avait bloqué sur les magazines de boules à côté. (GDB 2010 Balto : 135)

C'est une vieille, bordel, on voit ses cuisses blanches, on les voit de loin. Sur les photos d'Arménie, elle s'habillait pas pareil. Son *daron* devait lui mettre bien la pression. (GDB 2010 Balto : 14)

Elle a aussi recours à *le/mon vieux* (12 occ.) et même à *pater* (1 occ.) :

Mais je le sais bien qu'il est brave *le vieux*. Pas besoin de cinéma. (GDB 2010 Balto : 135)

C'est l'enfer depuis que *le vieux* a appris que je sortais avec un « gitan ».. (GDB 2010 Balto : 20)

Ma mère a fait le coup à mon *pater*, j'étais prévenu. (GDB 2010 Balto : 54)

à côté des pendants que sont *daronne* (9 occ.) et *la vieille* (18 occ.) pour désigner la mère, présent dans le titre d'un chapitre : « Yéva, dite Mme Yéva, la daronne ou la vieille » (GDB 2010 Balto : 21) ou, par exemple :

Ma *daronne*, elle déteste Ali, c'est celui de mes potes qu'elle déteste le plus je crois. (GDB 2010 Balto : 12)

Dans le roman *Kiffe kiffe demain*, l'héroïne appelle sa mère *Maman*. L'emploi de la majuscule vise à souligner son amour et le respect qu'elle a pour elle, car les relations qu'elles entretiennent toutes les deux sont très complices, profondes et souvent confidentielles :

Une fois avec Maman on a croisé Nassira la sorcière à coté de l'entrée. C'est une dame qu'on connaît depuis longtemps. Maman lui emprunte de l'argent quand on est vraiment en galère. (KKD 2004 : 25)

M'en fous. Du moment que j'étais jolie dans les yeux de Maman. Quand les gens disent que je lui ressemble, je suis fière. (KKD 2004 : 161)

Pour autant, il n'en reste pas moins que l'auteure – à travers les propos de Doria – utilise dans cet ouvrage quatre fois les mots *daron* et *daronne*¹⁰ :

Téma la fille, habillée encore plus mal que sa *daronne*.... (KKD 2004 : 111)

Dans *Du rêve pour des oufs*, l'héroïne principale, Alhème, appelle constamment son père *Patron* (36 occ.) ; ici aussi avec une majuscule :

Si les keufs viennent ici, tu veux que le *Patron* crève d'une crise cardiaque, c'est ça ? (RPO 2006 : 94)

Ce mot ainsi employé et transcrit traduit l'amour, le respect et la considération comme *pater familias* d'Alhème à l'égard d'un père devenu handicapé au travail et inapte à subvenir aux besoins de sa famille. Après avoir perdu sa mère, le « patron » reste pour elle le seul repère qui puisse la soutenir dans une vie amère et pleine de difficultés.

Par rapport aux deux œuvres précédentes, *Un homme ça ne pleure pas*, ne présente que peu d'argotismes. Ceci s'explique non pas par la teneur du sujet traité, mais plus vraisemblablement par le milieu social auquel appartiennent les personnages : cette famille est assez aisée à la différence des autres familles décrites par F. Guène. Le narrateur du roman, Mourad, se retrouve entre deux cultures, celle de la France républicaine et celle traditionnelle musulmane de son *bled* que veulent imposer ses parents, et, à la différence de ses sœurs, il n'arrive pas à choisir. À presque chaque page, il appelle son père *padre* :

Le *padre*, lui, était décidé à monter cette fichue parabole. (HCP 2014 : 1)

Ce mot n'est mentionné dans aucun dictionnaire du lexique non conventionnel du français, mais il est toutefois présent dans le *Dico des Ados* (Dico des Ados 2016), dans le *Dico 2 Rue* (Dico 2 Rue 2018) et dans le blog *French Iceberg* (French Iceberg 2019)¹¹. Emprunté directement à l'espagnol *padre*, employé dans cette langue sans nuance d'expressivité, il pourrait laisser croire qu'il en est de même en français :

Aujourd'hui, il est commun d'appeler son père ou sa mère avec les mots espagnols « padre » ou « madre » et d'ajouter « le » ou « la » devant. (French Iceberg, 45. *Daron / Daronne* 2019)

En réalité, historiquement, qu'il soit graphié *padre* ou *padré*, il n'appartient pas à un registre neutre, mais à l'argot militaire, comme « surnom donné à un aumônier catholique dans l'armée »¹² :

Celui qui était arrivé jusque-là avec cette auto devait être bien pressé, puisqu'il n'avait pas songé, en s'en allant, à emporter la clef. Un padre, peut-être. C'est dans ce genre de petites voitures qu'on les voyait passer sur les routes de Flandres, pendant la drôle de guerre. Ils allaient porter la bonne parole aux unités perdues dans les villages. Ils entraient dans les cantonnements. Les tommies se levaient aussitôt. Les padres demandaient s'ils avaient lu la Bible. Les tommies répondaient oui ou non, selon le cas. Alors les padres récitaient quelques versets, distribuaient des brochures

¹⁰ Pour une étude des stratégies traductologiques (en arabe, néerlandais et espagnol) des éléments lexicaux propres à la langue des jeunes des cités dans *Kiffe kiffe demain*, des phénomènes de standardisation et d'éviction, voir Lievois, Noureddine & Kloots (Lievois, Noureddine et Kloots 2018).

¹¹ Dico des Ados : <https://fr.dicoado.org/dico/padre>, Dico 2 Rue : <http://www.dico2rue.com/dictionnaire/mot/1062/padre>, French Iceberg : <https://french-iceberg.com/fr/french-slang-words/>.

¹² Voir le titre de l'œuvre de Michel de Peyret (De Peyret 2016).

pieuses, et s'en allaient. (R. Merle, *Week-end à Zuydcoote*, 1949 : 168-169, cité dans : <https://fr.wiktionary.org/wiki/padre>)

Il se maintient dans le registre commun militaro-ecclésiastique¹³, et, dans le langage vernaculaire, il a acquis aujourd'hui le sens de « prêtre-chanteur au service de Dieu » (Mongaillard 2020). En revanche, bien qu'il ait une relative notoriété dans le langage commun des jeunes, il y a perdu cette double connotation, tout en pouvant néanmoins être la trace d'une distanciation marquée par un exotisme relatif et conserver un reliquat de déférence, de respect filial, d'estime parentale, comme c'est le cas pour Mourad dans *Un homme ça ne pleure pas*.

Pour ce qui est de deux derniers romans, *Millénium blues* et *La Discrétion*, aucun mot argotique ou expressif n'apparaît pour désigner la parenté. Ceci n'exclut évidemment pas l'emploi de mots argotiques. Nous y reviendrons ultérieurement dans la partie consacrée aux fonctions des lexèmes argotiques et à leur transformation.

Conjointement à ce procédé parasynonymique, l'auteure introduit beaucoup d'intensificateurs pour rendre le discours plus expressif. En parlant de l'intensification, la linguiste tchèque A. Podhorná-Polická écrit que « c'est un phénomène psycholinguistique très important, mais relativement difficile à repérer à cause d'une instabilité des formes » (Podhorná-Polická 2007 : 211). Elle affirme aussi que l'intensification avec la composante expressive représente un cas très fréquent dans les niveaux sub-standard de la langue (Podhorná-Polická 2007 : 212). C'est effectivement le cas dans l'œuvre de F. Guène où tous les personnages, en majorité jeunes ou adolescents, ont un discours très émotionnel. Cette forte prévalence de l'expressivité (Podhorná-Polická 2015 : 9-10) s'explique d'une part, parce que presque tous les personnages de F. Guène sont des jeunes, et, qu'en tant que tels ils sont autocentrés, tournés sur leur propre existence et leur égo – ce qui les pousse à parler d'eux-mêmes et avec leur propre langage ; d'autre part, cela justifie la présence abondante de ces intensificateurs dans les textes. Ils se présentent plus particulièrement sous des formes locutionnelles [N de N] quasi figées, parfois proches du gallicisme [Adj. qual. (à valeur expressive)] + de + [N (attribut du sujet)], adjectivales (avec *chiant, gros, nul...*) ou adverbiales (avec *direct, grave, trop...*) :

Il confond avant avec après, le passé avec le futur. Ma mère s'inquiète et m'envoie le cherche là-bas [au Balto]. *Ce bâtard de Joël*, il prévien jamais. (GDB 2008 : 18)

C'était signé « Moudi ». Un surnom. C'est *nul* comme surnom. (KKD 2004 : 110)

Mon frère m'a vu en plus. Je voulais pas que ça le pertube ou qu'il me balance aux parents. Je me suis cassé *direct*. (GDB 2010 Balto : 74)

Elle se souvient qu'on lui doit du flouse que dans le moment où il y a *grave* du monde. (KKD 2004 : 25)

...c'est pour le crédit de notre baraque, et que cette *putain de* maison, quand ils *crèveront*, elle et mon père, elle finira bien par m'appartenir. (GDB 2010 Balto : 70)

Des fois, j'aimerais *trop* être quelqu'un d'autre, ailleurs et peut être même à une autre époque. (KKD 2004 : 73)

C'est *trop* dur de rentrer dans la peau d'une meuf, et pire, d'une meuf tordue comme elle. Un mensonge aussi gros, c'est *trop* chaud de le faire dégonfler. (GDB 2010 Balto : 91)

¹³ Voir son emploi dans « L'aumônier militaire, un prêtre auprès des soldats », *Église catholique de France*, 2019. En ligne : <https://eglise.catholique.fr/actualites/482832-laumonier-militaire-un-pretre-aupres-des-soldats/>.

Je voulais faire la surprise à ce *gros con de raciste* qui me prend pour un *putain de gitan*. (GDB 2010 Balto : 113)

ou dans l'emploi de préfixes superlatifs, comme **archi-* (< gr. *archos*, 'le chef de'), **extra-* (< lat. *extraordinarius*, 'hors de la norme'), **giga-* (< préf. de grandeur *giga-*, 'milliard' < gr. *gigas*, 'géant'), **hyper-* (< gr. *hyper*, 'excès'), **méga-* (< *mégaoctet* < gr *mega*, 'un million'), **super-* (< lat. *super*, 'à un très haut degré'), **supra-* (< lat. *supra*, 'au-dessus') ou **ultra-* (< préf. lat. *ultra-*, 'au-dessus de'). Par ailleurs, comme le montre notamment une des dernières citations, les marqueurs d'intensification sont très souvent utilisés dans les cas où sont évoqués des sujets tabous, tels que le sexe, la mort, la race...

Il y a une haute fréquence des ces préfixes dans le discours de Doria, héroïne du *Kiffe kiffe demain* ; ce qui peut être expliqué par son âge : elle a 15 ans et elle est la plus jeune des narrateurs/narratrices de tous les romans. Elle est à une étape de sa vie très tumultueuse et elle est révoltée, sans vraiment savoir contre quoi exactement, en pleine crise identitaire ; ce qui la fait s'exprimer de manière la plus expressive possible :

Un jour, il l'a insultée et quand elle est rentrée, elle a pleuré *super fort*. (KKD 2004 : 15)

Sur la photo, Filip, il était trop beau, il avait les dents *ultrablanches*, limite transparentes, et il était torse nu avec des tablettes de chocolat de dessins animés. (KKD 2004 : 43)

4. Procédés lexicaux : les emprunts

Les emprunts constituent une partie considérable du lexique utilisé par F. Guène, sans être, pour autant exclusivement des unités argotiques proprement dites¹⁴. Concernant les emprunts argotiques, il ne s'agit pas de *xénismes*, au sens où l'entend Carboneil i Cortés (Carboneil i Cortés 2003 : 159 ; v. aussi Rustom Ozone 2010 : 56-59) ; dans la mesure où ils sont véritablement intégrés dans le parler français des protagonistes.

4.1. Emprunts argotiques d'origine arabe

La plupart des emprunts dans les œuvres de F. Guène viennent de l'arabe, comme *bled*, *bledard*, *charabia*, *chétane*, *flouse*, *hchouma*, *kiffer*...¹⁵, parce que, comme le remarque Bouhadid : « [...] l'emprunt à l'arabe répond à un besoin d'identification à l'univers familier » (Bouhadid 2008 : 120)¹⁶.

Ces quelques mots en particulier mettent en lumière, du fait même de leur présence au sein du lexique argotique et de leur fréquence à l'intérieur des œuvres de l'auteure, des aspects culturels (référence aux origines), sociopolitique (sentiment d'assimilation, de différenciation ou d'exclusion), stylistique (marque d'un discours et d'un registre de discours) et expressif (témoin de l'intentionnalité prégnante du locuteur). En cela ils sont bien le reflet complexe d'un multiculturalisme revendiqué et leur histoire – complexe s'il en est – revêt un intérêt évident.

Emprunté à l'arabe algérien *blad* ('terrain, pays'), issu de l'arabe classique *bilād*, *bled* (ou, plus rarement, *blède*) (n. m.) émerge à la fin du XIX^e siècle en français, dans l'argot militaire, avec le sens de 'terre, terrain, pays'. Au cours de la Première Guerre

¹⁴ Pour la délicate frontière entre alternance codique et emprunt lexical, voir Schoonen & Appel (Schoonen et Appel 2005 : 87) et Riehl (Riehl 2009 : 20-23).

¹⁵ Lievois & Nouredine en relève 12 dans *Kiffe kiffe demain* (Lievois et Nouredine 2018 : 53).

¹⁶ Pour l'usage de l'argot franco-arabe maghrébin (ou darija), comme quête identitaire, v. Oudaimah (Oudaimah 2017 : 32-42).

mondiale, il prend le sens de ‘rase campagne, terrain inhabité entre les lignes de front’ et ce n’est qu’après les années 30 qu’il entre dans le langage populaire avec le sens de ‘petit village isolé, sans ressources’. Très rapidement, du fait de sa résonance exotique et de la guerre franco-algérienne qui sévit, il acquiert dans le discours familier des Français le sens péjoratif de ‘contrée reculée dépourvue de commodités, de confort et de distractions’, synonyme de *patelin*, *trou paumé*¹⁷. Qu’il s’agisse de Doria, l’héroïne de *Kiffe kiffe demain*, ou de Dounia, la sœur du héros Mourad dans *Un homme, ça ne pleure pas*, elles ont intégré ce sens :

Elle m’a dit que la première chose qu’elle avait faite en arrivant dans ce minuscule F2, c’était de vomir. Je me demande si c’étaient les effets du mal de mer ou un présage de son avenir dans ce *bled*. (KKD 2004 : 21)

L’été de ses 20 ans, elle a dit ne plus vouloir nous accompagner pour les traditionnelles vacances au *bled*. (HCP 2014 : 19)

Dérivé de *bled* par suffixation, *blédard* (n. m.) désigne ‘un indigène ou un militaire vivant dans le bled ou le connaissant’. C’est un mot est plus récent : sa première attestation dans les dictionnaires date des années 30 du xx^e siècle, à la même époque que l’appropriation de *bled* par le langage populaire. Le suffixe *-ard est péjoratif (comme *connard*, *bâtard*, *banlieusard*, *vantard*...). On peut supposer qu’il laisse entendre que la personne en question est rustre, à l’image de la terre qu’il habite et mal instruite. Dans l’exemple suivant, il y a bien concordance entre *blédard*, les approximations phonétiques et la paronymie finale :

Parfois il râle avec son accent de *blédard* : « Oh là là ! Si vous prounez cridit sur cridit, on est toujours pas sourtis de la berge !! (KKD 2004 : 77)

¹⁷ Actuellement, *bled* revêt deux connotations dans le langage argotique des jeunes (essentiellement beurs). La première, péjorative, poursuit la dernière évoquée, mais sans plus de référence au Maghreb :

[...] un Ministre qui s’occupe de l’Intérieur originaire lui-même de cette contrée [l’Auvergne], qui n’a pas pris une ride depuis Vichy, avait insulté toute une communauté en disant : Quand y en a un, ça va Hamdoulah, c’est quand y en a plusieurs que ça va pas. Je trouve ses propos déplacés parce que les Auvergnats, les nouveaux boucs émissaires de la République française ne méritent pas une telle stigmatisation, je dis ça aussi, parce que je suis déjà sorti avec une nana qui venait de ce *bled* là et que ça me touche personnellement. [...] (N. Dendoune, « Chronique. Retour au bled : ceux qui reviennent ». *L’Humanité*, 11 nov. 2010. En ligne : <https://www.humanite.fr/chronique-retour-au-bled-ceux-qui-reviennent>).

La seconde est laudative, toujours en référence aux pays d’Afrique du nord. Elle est emplie de nostalgie, s’inscrit dans l’imaginaire d’un paradis serein perdu ou fantasmé, et est la marque d’une envie d’un retour aux racines familiales :

Bjr M.Benjelloun. Votre billet devrait être lu par tous les Marocains qui se préparent à quitter le *bled* pour une raison ou une autre. Le mal du pays les touchera tôt ou tard car le Maroc adhère à la peau de tous ceux qui y ont vécu ; même les étrangers. (K. Hassan, en réponse à : T. Ben Jeloun, « Le Maroc me manque », (@Tahar B Jellou), le 08/02/2021 à 10h59. *Le 360 Web News*. En ligne : <https://fr.le360.ma/blog/le-coup-de-gueule/le-maroc-me-manque-233074>).

Je prends désormais le problème à bras-le-corps et j’assume de dire aux élèves qu’ils doivent aimer la France. Encore une fois, je récuse l’alternative. Ils n’ont pas à choisir entre aimer la France et aimer le *bled* et donc leurs familles. Ils peuvent et doivent aimer les deux. Et que cela soit évident vis-à-vis du *bled* et pas de la France n’est pas acceptable. (F. Agag-Boudjahlat. *Les Nostalgiades. Nostalgie, Algérie, Jérémiaades*. Paris : Éditions du Cerf, 2021 : n.p. En ligne : <https://books.google.fr>).

Ainsi, comme Doria dans *Kiffe kiffe demain*, et pour reprendre une analyse de Kastersztein, nombre de jeunes immigrés « [mettent] en place une double stratégie de différenciation : l’une par rapport aux membres de leur culture d’origine, l’autre par rapport à ceux de la culture d’accueil » (Kastersztein 1990 : 38).

L'origine étymologique de *charabia* (n. m.) est obscure. Certains francisants, comme A. Dauzat (Dauzat 1946 : 232) ou W. von Wartburg (Wartburg 1922-1967 : XIII-2, 362), ont émis l'hypothèse peu convaincante d'une altération dialectale de l'auvergnat (langue d'oc du centre de la France) de *serrez(-moi) bien (la main)* en *charrâ bian* ; de sorte que dans la 8^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* figurait la définition suivante : « Mauvaise manière de parler et de prononcer le français, qui est particulière aux Auvergnats. Il se dit, par extension, du mauvais langage, du mauvais style. Il est familier. » (Dictionnaire de l'Académie française 1932 : <http://www.dictionnaire-academie.fr/article/A8C1114>)¹⁸. L'hypothèse d'un étymon arabe, sans faire de loin consensus, apparaît comme bien moins invraisemblable : *charabia* serait issu de *al arabîya*, 'la langue arabe', par l'intermédiaire de l'espagnol *algarabia*, 'baragouin, jargon', de l'arabe d'Espagne *algharbîya*, 'la langue occidentale', c'est-à-dire le berbère (Körting 1908 : XXXX ; Dauzat 1932 : 162). C'est d'ailleurs cette étymologie qui est retenue dans la dernière édition (en cours) du Dictionnaire de l'Académie française (Dictionnaire de l'Académie française 1986 : <http://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C1649>) : « XIX^e siècle. Emprunté du provençal *charabiat*, sans doute altération de l'espagnol *algarabia*, 'la langue arabe', d'où 'galimatias'. Manière incorrecte de parler ou d'écrire. C'est du charabia. Par extension. Langage inintelligible. Je ne comprends rien à son charabia. » :

J'ai toujours rempli les fiches administratifs pour Maman et même quand mon père était là, c'est moi qui le faisais. Même que j'en avais marre parce que les fiches d'impôts, c'est du *charabia*. Une fois j'ai demandé à mon père comment ils faisaient, lui et Maman, avant que je sache lire et écrire. Il a pris ça pour de l'insolence. Il m'a frappée. Mais pas juste un peu. Frappée fort et longtemps. (KKD 2004 : 137)

Chétane (*chetane* ou *sheitan*, n. m.) est aussi un mot directement emprunté à l'arabe. Il vient de l'orthographe alternative *shaytan* (arabe *šayṭān*, lui-même issu de l'araméen et de l'hébreu), pour Satan, le diable. En fait, dans la théologie islamique, les *saytān* sont des créatures animées, sexuées et responsables, au même titre que les anges et les djinns (Boudhiba 2010 : 75). Littéralement, ce n'est donc pas un ange déchu rivalisant avec Dieu, comme dans les religions chrétienne et manichéenne, mais une entité maléfique, un esprit pervers qui peut accompagner et suivre quelqu'un ou quelque chose, plus généralement un comportement qu'une identité (Sourate 4 « Les femmes », verset 38). Dans son emploi argotique, ces subtilités théologiques sont effacées au profit d'un sens plus universel¹⁹ :

¹⁸ C'est dans ce sens que l'entend Balzac dans *Le Cousin Pons* (1847) : « Les affaires se traitaient en patois d'Auvergne, dit charabia ». D'autres linguistes grammairiens, comme Sainéan (Sainéan 1920 : 31, 81) le rapproche de *charivari*, 'bruit confus'.

¹⁹ De sorte que *chetane* peut signifier par extension 'turbulent' pour un enfant et 'vieux' pour un adulte, à suivre Weshipedia (Dico Multimédia 2017-2021 : <https://weshipedia.fr/glossary/chetane/>), voire 'avoir la rage, être énervé' :

Karl il a le *sheitan* en vraie et dire qu'il a fait partie de l'équipage au chapeau de paille :O. (Dono88210. @OnepieceFandom.com : *Prime Grade et Alliances du Wikia*. RP [post du Wikia - 19/05/2020]. En ligne : <https://onepiece.fandom.com/fr/f/p/440000000000011733/r/4400000000000294377>.) [*Le Chapeau de Paille* est un personnage du manga *One Piece*.]

Mon plan cul vient de m'envoyer un message : « Laisse tomber on ce verra pas cet après, mon daron *ma mis le sheitan* avec ces histoires de taf ». (CancerByTintin - 04 nov. 2015 à 15:24:04. @ jeuxvideo.com. En ligne : <https://www.jeuxvideo.com/forums/42-51-41721081-1-0-1-0-qu-est-ce-que-ca-veut-dire-avoir-le-sheitan.htm>.)

« Je veux pas de ça chez moi, y a le *chétane* dedans, c'est Satan ! »
(KKD 2004 : 43)

Comme mot argotique, *flouse* (ou sa variante graphique *flouze*) (n. m.) date du début du XIX^e siècle. Pour être exact, il appartient alors à l'argot marseillais, au sens de 'gros sou'. En traversant la Méditerranée à la fin du XIX^e-début XX^e, son sens s'élargit à 'argent (en général)'. Toutefois, ce mot était déjà connu aux XVI^e et XVII^e siècles, sous les formes non argotiques *flux* et *felours* ; la première signifiant simplement 'argent', la seconde 'monnaie de cuivre marocaine'. Il n'en reste pas moins que *flouse* (ou *flux* ou *felours*) est emprunté à l'arabe maghrébin *flūs*, pluriel de *fāls*, lui-même issu de l'arabe classique *ful's*, du nom d'une ancienne monnaie arabe de bronze, de cuivre ou d'argent ; cette forme plurielle étant elle-même un emprunt métaphorique au grec ancien *folis*, 'écailles de poisson', selon W. von Wartburg (Wartburg 1922-1967 : XIX, 48). Quoi qu'il en soit, *flouse* en argot est un nom non-comptable de genre masculin, assimilé à *argent* :

Elle se souvient qu'on lui doit du *flouse* que dans le moment où il y a grave du monde. (KKD 2004 : 25)

Hchouma (n. f.) est une transcription directe d'une injonction prononcée au Maghreb, dont le sens oscille entre 'honte' et 'pudeur'. Contrairement à *haram*, qui renvoie à un interdit religieux, *hchouma* est surtout employé dans le cadre familial et fait référence à un savoir-vivre communautaire et à un code moral non écrit. Les personnes non parfaitement arabophones prononcent souvent ce mot *archouma*, par épenthèse, pour permettre la prononciation transposée du phonème arabe [h]. Dans le langage argotique, le sème de *pudeur* a tendance à être relégué au second plan, au profit de celui de *honte* face à une attitude jugée ridicule et infériorisante pour la personne ou humiliante pour la famille :

En plus, y aura toute la cité au mariage d'Aziz et si maman fait ça, c'est la honte. La « *hchouma* ». (KKD 2004 : 107)

« Ya Allah, mon Dieu, peut-être mon fils c'est une pédale ?! *Hchouma*... »
(KKD 2004 : 163)

Enfin, le verbe *kiffer* – qui entre en résonance avec *kif* et l'expression *kif kif* (ou *kiffe kiffe*) – est un emprunt argotique fréquemment utilisé, notamment dans *Kiffe kiffe demain* et *Les gens du Balto* :

Elle *kiffe* trop faire ça. Lever son doigt en l'air. Pas besoin de faire un dessin, vous avez compris de quel doigt je parle. (GDB 2008 : 14)

Il convient de distinguer deux mots *kif*, homophones homographes, mais à l'étymologie différente, bien que tous les deux soient d'origine arabe. Le premier, *kīf*,

Pour un objet – une voiture –, l'expression *avoir le sheitan* signifie littéralement 'être énervé(e)' (v., par ex., « Cette voiture est énervée ! – BeamNG + G920 » - 5 mai 2020. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=VL7Gqqky4xM>), au sens de 'être de la bombe, extraordinaire' :

Elle a le *sheitan* cette mx-5 ! (*Les fans de voitures* – 28 Januari 2018. En ligne : <https://ms-my.facebook.com/Les-fans-de-voitures-1782972151935035/videos/elle-a-le-sheitan-cette-mx-5-les-fans-de-voitures/2041208709444710/>.)

Le mot peut même se décatégoriser et être employé comme adjectif :

selemou 'aleikom ma soeur. Avant tout, moi je ne pense pas réellement que ce *soit sheitan*, le rêve est « la seule voie de la prophétie encore ouverte depuis la mort du prophète (saw) », donc je pense plutôt que c'est Allah (swt) qui te montre ces images. Mais si tu as vraiment un doute, le soir je te conseillerais de faire correctement tes protections, et saches que si tu les faits comme il faut, *sheitan* ne pourra pas te nuire durant la nuit. (mohammed04, en réponse à epave, « Est-ce que c'est sheitan ou pas ? » *Forum Yabilabi*, 16 mars 2010 06:47. En ligne : <https://www.yabiladi.com/forum/c-est-sheitan-4-3699461.html>).

vient de l'arabe maghrébin, au sens de 'comment?', comme, ainsi que' (de l'arabe classique *kayfa*), employé dans sa forme redoublée *kif kif*, 'exactement comme, c'est la même chose' (littéralement, '*comme comme')²⁰. C'est cette forme qui s'est fixée dans l'argot des troupes coloniales françaises à la fin du XIX^e siècle, avec le sens de 'pareil, la même chose', transcrite à la suite de différentes manières (*kif kif*, *kif-kif*, *kifkif*, *kiffe kiffe...*) et utilisée invariablement²¹. L'expression s'est généralisée au début du XX^e siècle, d'abord dans le discours argotique ou populaire :

« Je suis un peu déçu évidemment, car j'aurais voulu gagner, mais j'ai pris beaucoup de plaisir. C'était un chouette match », a-t-il [le joueur espoir de tennis Martin Katz] confié à Belga après sa défaite. « [...] Le premier set était très serré et nous le perdons après avoir raté une ou deux occasions. Et dans le deuxième set, nous nous faisons breaker à deux reprises sur No-Ad. Ils servaient très bien tous les deux, surtout Mpetshi Perricard, qui mesure deux mètres et envoyait des avions (sic). C'est ce qui a fait la différence, car au filet et du fond du court, c'était *kif-kif*. » (L'avenir.net. Best of, 12-06-2021 à 18:50 . En ligne : https://www.lavenir.net/cnt/dmf20210612_01588399/martin-katz-battu-en-finale-du-double-juniors-de-roland-garros-j-ai-eu-des-frissons.)

Puis, tout en gardant une connotation « populaire », elle est allée jusqu'à entrer dans le discours politique médiatique²² :

L'ex-secrétaire d'Etat Rama Yade a considéré lundi que l'élection de François Fillon ou de Jean-François Copé à la tête de l'UMP c'était « *kif-kif* » pour l'Union des démocrates et indépendants (UDI), au lendemain de l'assemblée constituante de la nouvelle formation centriste. « Pour nous c'est *kif-kif* », a déclaré sur LCI la vice-présidente du Parti radical de Jean-Louis Borloo, souhaitant ne « pas faire dépendre notre sort de ce que fait l'UMP », dont les militants choisiront leur président le 18 novembre. (LEXPRESS.fr, 22/10/2012 à 11:45. En ligne : https://www.lexpress.fr/actualite/politique/pour-rama-yade-cope-ou-fillon-c-est-kif-kif_1177548.html.)

À la fin du XIX^e siècle, les troupes coloniales françaises en Algérie ont utilisé, dans leur argot, en même temps que la forme redoublée *kif-kif*, la locution *kif-kif*

²⁰ La tournure emphatique figée *c'est kif comme/que...*, signifiant 'c'est pareil, la même chose (que)' est issue de l'argot militaire du début du XX^e siècle :

Ces pau'vieux qui ar'gardent leur capharnion. Tu croirais une flopée d'mères zyeutant leurs p'tits. Coute-les. P's appellent leurs trucs. Tiens, çui-là, dès lors qu'i' dit : « Mon couteau ! » *C'est kif comme s'i'* disait : « Léon, ou Charles... ». (Henri Barbusse, *Le Feu*, 1916 : 196)

C'est du kif existe aussi, mais est plus rare, du fait de l'ambiguïté sémantique :

– On t'a sûrement dit aussi que je faisais la noce, n'est-ce pas ? – On a dit « la vie », corrigeai-je. – *C'est du kif*. (M. Audiard, *Le Terminus des prétentieux*, Paris : Plon, 1968)

Elles ne semblent plus guère être d'usage en argot de nos jours et, alors que *c'est du kif*, au sens de 'c'est génial' (v. *infra*) se maintient très largement, *c'est du kif*, au sens de 'c'est pareil' est remplacé par *c'est kif-kif*.

²¹ Dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, l'expression apparaît pour la première fois dans sa 9^e édition : « KIF-KIF ou, mieux, KIFKIF. Adjectif invariable [...] Pop. Identique, équivalent. C'est kifkif. » (*Dictionnaire de l'Académie française*. 1986. En ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9K0101>.)

²² En dehors de l'argot, l'expression *kif-kif* a fait et fait encore florès. Ainsi, ce fut le nom d'une série télévisée québécoise pour la jeunesse (de 2006 à 2008) (v. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kif-Kif>) et c'est une mission culturelle sur la radio lorraine RCF Radio (v. <https://rcf.fr/culture/kif-kif-la-culture-en-lorraine>).

bourricot ; pour dire « obstiné comme un âne ». Cette locution ajoute encore en intensité et en expressivité. D'abord sous la forme « têtù kif un bourricot », puis « têtù kif-kif un bourricot », elle s'est transformée en arrivant en France en « kif-kif bourricot ».

Dans la bouche de certains militaires, colons français, pieds-noirs et nostalgiques de l'Algérie française, cette périphrase était emphatique dans la péjoration et doublement raciste. En effet, elle s'appuie sur *kif-kif* qui, pour d'aucuns, était une représentation auditive prototypique des « borborygmes » qu'ils entendaient et par là, de l'arabe comme langue barbare et de barbares. Quant à *bourricot*, historiquement, c'est un réemprunt par les français argotique d'Algérie à l'espagnol *borrico* ('âne') et non un dérivé de *bourrique* ('âne, ânesse') (Dauzat 1946 : 283-284). Quoiqu'en langage familier, *bourrique* signifie, par métaphore, 'personne têtue', dans *bourricot*, pour ces argotiers, il y avait l'illusion de la présence d'un suffixe à valeur diminutive en *-ot(e), oralement [o] (qui se trouve dans : *bibelot*, *chiot*, *chariot*, *goulot*...). Fort répandu en argot (*julot*, arg. 'voyou' ; *pageot/pajot*, arg. 'lit'...), ce suffixe cristallisa une valeur très péjorative et fortement méprisante (comme pour *bicot*, arg. 'arabe' ; *cakeot*, arg. 'laideron' pour une femme ; *charlot*, arg. 'personne manquant de sérieux, peu crédible, ridicule' ; *mendigot*, arg. 'mendiant' ; *nabot*, < *nain bot*, arg. 'nain'...). Toutefois, en se répandant et se popularisant en France, cette expression a perdu sa connotation indirectement xénophobe à l'égard des Maghrébins, d'autant qu'actuellement *bourricot* n'est plus guère employé, du fait même de la disparition du référent dans une France de moins en moins agricole et paysanne. Ceci lui a permis de se figer, et de passer de la sphère exclusivement argotique à un espace plus large (familier et populaire) :

Que ça se réveille ou non, *kif-kif bourricot*. C'est d'un côté, moi de l'autre. Ça suit son train. (Jean Giono, *Le chant du monde*, 1934 : 220)

Si l'on y réfléchit bien, la crise financière et la crise climatique, c'est *kif-kif bourricot*. Dans un cas comme dans l'autre, on accumule les risques en se fermant les yeux jusqu'à ce que ça pète. [...] (Gavroche, « Les + / Kif-kif bourricot », *Revue Démocratie en ligne* – 15 janvier 2009. En ligne : http://www.revue-democratie.be/index.php?option=com_content&view=article&id=110:kif-kif-bourricot&catid=32&Itemid=157.)

Le second *kif* vient de *kef*, qui signifie en arabe 'état de béatitude'. Orthographié jusqu'à la fin du XVII^e siècle, *kaif*, *kayf* ou *kief*, il désignait alors le plaisir, la joie liée à l'alcool et à ses vapeurs, mais aussi à la bonne chère. C'est à partir du XVIII^e siècle qu'il sera associé à la consommation de substances hallucinogènes. Dès le milieu du siècle suivant, le *kif* prend le sens de 'état de béatitude résultant du mélange de tabac et de cannabis'. L'orthographe que nous connaissons ne se fixera qu'à la fin de l'époque romantique. En argot, son sens alterne dorénavant entre 'cannabis' (hachich, marijuana) et 'drogue en général' (crack, cocaïne...) :

Personne n'est dupe. Ni par ici et encore moins là-bas. Sur les canaux d'Amsterdam, la « Marocaine » à la cote. Dans les quelque 166 coffee-shops que compte la plus grande ville des Pays-Bas, c'est le cannabis marocain que l'on consomme pour se détendre, s'encanailler ou juste assouvir une curiosité. (La Rédaction – Édito. « Loi 13-21 : pour le meilleur et pour le kif ». *Telquel*, 955 du 11 au 17 juin 2021. En ligne : https://telquel.ma/2021/06/11/pour-le-meilleur-et-pour-le-kif_1725162.)

La dernière fois, je lui avais mis un coup de pied au cul pour qu'il aille se coucher. Pour un *kif*, il a donné un blouson. J'avais envie de le récupérer. Moi, je ne déshabille personne pour un *kif*. Je l'avais mis sous ma coupe pour que les gens cessent de le servir n'importe comment, de l'arnaquer. (Blandine

Grosjean. « La confession de S., 35 ans, dealer de crack à Paris. » *L'Obs.* 15 nov. 2016 à 14h57. En ligne : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20110312.RUE1249/la-confession-de-s-35-ans-dealer-de-crack-a-paris.html>.)

La popularité de ce terme est telle qu'il a intégré les parlures communes en s'émancipant toutefois du sème *drogue, pour signifier '(grand) plaisir' résultant d'un évènement ou d'une émotion provoquant une sensation de bien-être ou de jouissance ; un retour à la source étymologique en somme :

C'est « un kif énorme, comme un pilote qui n'a pas conduit quelques mois et qui se retrouve dans sa voiture ; une sensation de liberté extraordinaire ». Le sentiment de Yannick Alléno chef triplement étoilé à Paris et Courchevel, qui vient officiellement de prendre ses fonctions de chef à la « table de Pavie », et d'accueillir ses premiers clients à St Emilion, ce 9 juin, après 8 mois de fermeture. (Stéphanie Brossard. « Réouverture des restaurants : "un kif énorme" pour le chef Yannick Alléno à St Émilien ». France Bleu Gironde, Me. 09 juin 2021. En ligne : <https://www.francebleu.fr/infos/societe/yannick-alleno-table-de-pavie-st-emilion-1623262016>.)

Son dérivé verbal *kiffer* apparaît dans les années 1990. Absent de la 9^e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (Dictionnaire de l'Académie française 1986.) et du *Trésor de la langue française informatisé* (TLFi 2002) notamment, il fait tout de même son entrée dans le *Petit Larousse illustré* en 2014 (Petit Larousse Illustré 2014). Propre à l'argot, il prend d'abord le sens de 'prendre du plaisir, apprécier, aimer' dans le cadre restreint de la consommation de hachich, pour rapidement signifier 'prendre un plaisir certain (pour quelque chose)', 'apprécier vraiment, aimer sans retenue (quelqu'un ou quelque chose)' (Podhorná-Polická et Fiévet, 2011 : 101), avec un élargissement de son champ d'application à tout ce qui touche les sentiments, les émotions, les situations, les évènements liés à une personne. Il agit comme un intensif du verbe *aimer* aussi bien dans la langue « djeun » de ceux qui « surfent sur la vague » que dans la langue argotique des jeunes :

Je te *kiffe* grave. (KKD 2004 : 165)

En plus comme M. Truffard, mon prof d'anglais, il me *kiffe* à mort, du coup il me donne des cours supplémentaires. (GDB 2010 Balto : 196)

Il se rencontre aussi bien en emploi intransitif que transitif direct :

enfin la version entière!! j'ai so'*kiffer* lol. (HichamCurtis. Commentaires sur YouTube à propos de Soïyna, *Kiffe ta life* [Radio édit], [2012]. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=asnDiKRkpNk>.)

Je *kiffe* de savoir *kiffer* ce que je *kiffe* plutôt que ce que j'aimerais *kiffer* et de faire la différence entre les deux ! (Blandine Baslé. BMoove, [s.d.]. En ligne : <https://www.bmoove.com/3-kifs-par-jour/>.)

Et certaines expressions plus ou figées sont affectonnées, comme *kiffer la vibe*, 'apprécier l'atmosphère, l'ambiance (musicale)' – *vibe* [vajb'] étant une abréviation par apocope de l'anglais *vibration* :

Laisse-moi *kiffer la vibe* avec mon mec / J'ai pas de temps à perdre dans des prises de tête / Pourquoi tu m'observes, pourquoi tu me regardes ? / Tu veux mon mec ou quoi ? j'te mets en garde, / On touche pas à ça, on baisse les yeux / T'as cru t'avais du style dans ton peau de pêche bleu [...] (Diam's, « DJ », *Brut de femme*, 2003)

ou *kiffer la life*, 'aimer vraiment la vie' :

• Spinoza – [...] Qu'est-ce qui vous fait carburger chaque jour ? le sô-leil de novembre ? contempler vos figurines Pokémon sous le lit ? la vraie fausse-vie fesseboukienne ? [...] dites-moi. On en parle. Ou pas. / • [***] – Salut Spinoza!! / J'aime ton sujet!! Oui, je *kiffe ma life*: / Je kiffe ma fille pour tout ce qu'elle est / j'ai un boulot que je kiffe auprès d'ados que je kiffe / Je kiffe [...] / Je kiffe d'être consciente d'être heureuse..... (*Kiffer la life*, Forum Magic maman – 17/11/2012. En ligne : http://forum.magicmaman.com/showthread.php?633243-Kiffer_la_life.)²³

Il n'en reste pas moins qu'au-delà du télescopage dans le titre de l'ouvrage entre *kiffer demain* ('aimer demain', c'est-à-dire 'avoir confiance en l'avenir' et *kif-kif demain* ('demain [sera] pareil [à aujourd'hui]', c'est-à-dire 'n'attendre aucun changement', 'ne pas avoir confiance en l'avenir'), le grand art stylistique de F. Guène est de jouer dans l'économie de l'ouvrage sur l'ambivalence entre *kif*, unité indépendante signifiant 'drogue' et la forme redoublée *kif-kif*²⁴, au sens de 'comme, pareil', comme le laisse entendre les exemples suivants, où l'auteure instille, à travers l'expression emblématique de son héroïne Doria, un glissement de sens²⁵ :

C'est bien pour lui [Hamoudi] qu'il ait rencontré cette fille. Au moins, il se passe des choses dans sa vie. Alors que pour moi [Doria] c'est *kif-kif* demain. (KKD 2004 : 76.)

« Ha ! Ça y est, ça commence... C'est fini, c'est plus *kif-kif* demain comme tu [Doria] me [Hamoudi] disais tout le temps ?... » (KKD 2004 : 187)

Doria lèvera d'ailleurs l'ambiguïté *in fine* (Lievois et Noureddine 2018 : 60) :

Maintenant, *kif-kif demain* je l'écrirais différemment. Ça serait *kiffe kiffe demain*, du verbe kiffer. Waouh. C'est de moi. (KKD 2004 : 188)

4.2. Emprunts argotiques d'origine anglaise

Parmi les emprunts argotiques, les anglicismes sont nettement dominants dans les ouvrages de Faïza Guène. Ils recouvrent tous les domaines examinés. Il faut reconnaître que l'anglais constitue une lame de fond néolexicale en France depuis le milieu du XIX^e siècle ; époque durant laquelle la révolution industrielle anglo-saxonne a déferlé sur l'Europe et en particulier sur l'hexagone. Et cette invasion paraît encore plus massive au XXI^e siècle avec la technologie et la mondialisation. Inéluctablement, les anglicismes sont devenus une composante intégrante du parler jeune et du parler des Français en général ; au point que certains érudits ne cessent de lancer des alarmes contre le « franglais » (Étiemble 1964, Laroche-Claire 2004, Bogaards 2008), face à des linguistes qui en font une analyse moins épidermique (Pergnier 1989, Picone 1996, Yaguello 2000, Walter 2001, Zanola 2008, Jenišová 2011).

Il est donc logique que la trace de ces anglicismes appartenant en propre au *français contemporain des cités*, soit perceptible chez la romancière, tels *joint* (< ang.

²³ Voir aussi des œuvres comme celles de Alexandra Brijatoff, *Kiffe ta life, t'as un ado* (Paris : Marabulles, 2017, 176 p. ISBN : 978-2-501-12233-7) ou de Ella Siobhank, *Tu veux kiffer ta life de ouf ?* ([s.l.] : Chez l'auteur, 2019, 166 p. ISBN : 978-1-086-44791-0).

²⁴ Paradoxalement, il existe aussi une équivoque dans la traduction du titre en arabe : [Dans] la mesure où *kif-kif* est une expression purement maghrébine, l'expression « kif kif » telle qu'utilisée dans le titre arabe n'est pas forcément comprise par les lecteurs de tous les pays arabes. Dans le titre arabe, dépourvu de voyelles, « kif kif » peut facilement être confondu avec « kaif kaif », qui veut dire « comment » et qui est beaucoup plus courant. La majorité des lecteurs arabes liront donc *Ghadan kaif kaif* [= Demain, comment]. (Lievois, Noureddine & Kloots (Lievois, Noureddine et Kloots 2018 : 81)

²⁵ Un jeu de mots similaire est présent dans le livre *Kif-kif piment comme il respire* (Paris : L'Harmattan, 2020, 190 p. ISBN : 2-7384-9206-1) où l'auteur, Moussa Lenkiri, narre les souvenirs parisiens du petit titi kabyle qu'il est.

joint, ‘cigarette de marijuana’), *shit* (< ang. *shit*, ‘merde’, ‘résine de hachich’) ou encore *deal* (< ang. *deal*, ‘pacte’, ‘vente de drogues’) et *flipper* (< anglo-am. *to flip on’s lid*, ‘faire sauter le couvercle’, ‘être dans un état d’anxiété ou d’angoisse dépressive, avoir peur’) :

En roulant un énième *joint*, il m’a dit : « La famille, c’est ce qu’il y a de plus sacré. » (KKD 2004 : 28).

C’est pour ça qu’elle s’est pas intéressée à toi, elle a préféré ton camarade turc qui se parfume au *shit*. (GDB 2008 : XXXX)

Maintenant, il [Hamoudi] vit du *deal* et peut pas mener une vie normale. (KKD 2004 : 87)

Il parlait des prostituées. Je le regardais, il tremblait, ça m’a fait *flipper*. (GDB 2008 : 76)

Ils mettent des pancartes avec la photo d’un gros doberman super *flipant*. (KKD 2004 : 117)

4.3. Emprunts argotiques d’origine tsigane ou pseudo-tsigane

Les quelques emprunts du français aux langues tsiganes, langues de l’aire indo-aryenne, plus particulièrement au romani, appartiennent essentiellement aux champs lexicaux de l’argent, de la police, de la prison, du sexe et du vol (Sailley 1979). Ils se cantonnent presque exclusivement à l’argot et très majoritairement dans les catégories grammaticales nominale, comme *gadjo* (‘homme, mec’, < *gazo*, ‘homme étranger à la communauté tsigane’), *rupin* (‘richard’, < *rup*, ‘argent’), *surin* (‘poignard’, < *ćuri*, ‘couteau’)... et verbale, comme *dikave* (‘regarder’, < *dikh*, ‘regarder, voir’), *marave* (‘frapper’, < *mar*, ‘battre, frapper’), *poucave* (‘dénoncer’, < *pouk/prhouk*, ‘trahir’) et *chourer* ou *chourave* (< *ćor*, ‘voler [dérober]’) :

Elle nous a expliqué qu’on venait de lui *chourave* son Opel Vectra qu’elle avait garée juste en bas de l’immeuble. (KKD 2004 : 143)

Pour ce dernier, comme pour d’autres verbes, on rencontre aussi à l’infinitif le flexif **-er* (ex. : *maraver*, *chouraver*), sorte d’intégrateur catégoriel dans la classe verbale. Dans la langue des cités, la forme **-av(e)* qui est un flexif de personne 1 en romani a été amalgamé superfétatoirement à la racine originelle, parce qu’il était ressenti comme le marqueur prototypique de la catégorie verbale et par euphonisme. Ce ressenti est tel qu’un certain nombre de mots en **-av(e)* employés en argot ne sont pas d’origine tsigane, mais d’origine française transformés par resuffixation, de « faux mots tsigane » (Goudaillier 1997a : 19). Il est possible ici de parler de « romanésation » argotique, qui peut être aussi influencée par le javanais. Il en est ainsi de *couillave* ou *pourrave/pérave*.

On peut supposer que le verbe *couillave* a été formé à partir de *couillonner* (< *couillon* + suff. verbal **-er* et *couillon* < b. lat. **coleonem* < lat. class. *coleus*, ‘testicule’) auquel s’est ajouté le pseudo-suffixe verbal romani **-av*, après aphérèse de **-onner*, considéré comme une finale verbale fléchie en français. Il en est de même *mutatis mutandis* pour l’adjectif *pourrave/pérave* où il y a ici apocope et resuffixation (*pour[r] ave* < *pourri* + **-av[e]* < lat. *putrire*, ‘se corrompre’ ; *pérave* étant une altération de *pourrave*).

4.4. Emprunts non argotiques d’origine anglaise

Les emprunts qui ne sont ni argotiques ni familiers sont tout aussi largement présents dans l’ensemble des romans de l’auteure.

Dans *Kiffe kiffe demain*, ce sont surtout des emprunts à l’anglais ; ce qui s’explique, comme nous l’avons déjà mentionné *supra*, par l’âge de l’héroïne et des

jeunes qui gravitent autour d'elle. Parmi ces anglicismes entrés dans le langage commun, nous avons relevé, entre autres, *cool* ('calme, décontracté', 'sympa'), *job* ('travail rémunéré, emploi', connoté parfois comme non valorisant), *fast-food* ('restauration rapide'), *serial killer* ('tueur en série') ou encore *boys bands* ('groupe musical de garçons'), *babysitting* ('garde de jeunes enfants'), *poster* ('affiche') et *remix* ('remixage, réinterprétation') :

Pire que l'époque honteuse *des boys bands* dont on était toutes fanatiques. (KKD 2004 : 16)

Quand j'ai annoncé à maman que j'allais faire du *baby-sitting*, ça lui a pas fait plaisir. (KKD 2004 : 23)

Je me rappelle qu'une copine m'avait donné un *poster* de Filip des 2 Be 3 qu'elle avait découpé dans un magazine. (KKD 2004 : 16)

Une fois, il y a longtemps, elle expliquait à Maman qu'elle a inscrit Hamza au « gigot ». Maman, sur le coup, elle n'a rien compris. Et quelques jours plus tard, à la maison, elle se met à rigoler toute seule. Elle a compris que Tante Zohra voulait dire qu'elle avait inscrit Hamza au judo... Même ses fils se moquent d'elle. Ils disent qu'elle fait des *remix* de la langue de Molière. Ils l'appellent « DJ Zozo ». (KKD 2004 : 35)

Dans le roman polyphonique *Les gens du Balto*, le discours d'une des personnages, Mégalie, adolescente faisant de son mieux pour se montrer le plus en vogue possible, est truffé d'anglicismes :

J'ai envie de mourir. Je sais pas à quoi ça ressemble la mort mais là, j'ai envie, tout de suite. Je veux *die*. (GDB 2008 : 23) ([daj], < to die, 'mourir')

Envoyez-moi témoigner chez Delarue tant qu'on y est. N'importe quoi ! *Whatever*, je m'en tape. (GDB 2008 : XXXX)

Ouais, je parle un peu anglais. *Cool*, hein, monsieur le gendarme. Faut vivre avec son temps. (GDB 2010 Balto : 106)

Il voulait absolument savoir si j'étais enceinte. Il me l'a demandé *cash*. (GDB 2010 Balto : 113)

Lol. Ça me donnerait envie de coopérer avec vous maintenant. Mdr. Je plaisante. OK, je continue. Je vous disais que c'est comme ça que mon père a su pour Taniël et moi. Lui, il l'appelle « le gitan ». Ça me saoule grave. C'est un vrai *looser* ce mec. (GDB 2008 Balto : 20)

Comme tous les jeunes de la banlieue, les protagonistes des œuvres de Faïza Guène émailent leur discours d'anglicismes, parce qu'ils ont le sentiment que c'est une langue de prestige, véhiculant, à travers des genres musicaux comme le rap, une image de pouvoir et de réussite de personnes similaires socialement à eux et que l'emploi de ses mots confère à leur langage une dimension tout autant cryptique que valorisante :

Les taxiphones, y en a de plus en plus un peu partout. Avec leurs cabines en bois, leurs portes vitrées et les numéros de postes sur les combinés, ça me rappelle vraiment le pays. Le concept taxiphone, il est *made in* bled. Celui qui est sur la petite place, c'est un petit bout d'Oujda à Livry-Gargan. (KKD 2004 : 175)

4.5. Emprunts : un bilan partiel

Il serait intéressant de regarder de plus près le lexique emprunté à partir de l'analyse du roman *Kiffe kiffe demain*, roman le plus représentatif dans cette optique. Pas moins de 78 emprunts ont pu être dégagés. Ils se répartissent ainsi :

Emprunts	
- à la langue arabe :	26
- à la langue anglaise :	48
- aux langues africaines :	1 (lexique standard)
- à la langue allemande :	1 (lexique standard)
- aux langues tsiganes :	2

Sur le nombre total de mots empruntés à l'arabe, 13 font référence à un vocabulaire standard et 13 à un vocabulaire non conventionnel.

Nous ne revenons pas sur les lexèmes non conventionnels appartenant à l'argot commun que nous avons déjà évoqué (*bled, flouze, kif-kif et kiffer*). Ajoutons simplement à la liste *toubab*, mot qui vient du malinké ou du wolof, peut-être du nom d'un singe blanc (Delafosse 1917, N'Diaye-Corréard 2006) et qui désigne tout Européen à la peau blanche, mais aussi par extension toute personne ayant adopté un mode de vie occidentale (Gromova & Griniova 2012 : 1033). Dans l'exemple qui suit, il est intégré à une suite de synonymes appartenant tous à la langue des cités (Sourdou 2009 : 503) :

D'après ce que tout le monde dit, c'est un *toubab*, enfin un Blanc, un camembert, c'est une aspirine quoi... (KKD 2004 : 135)

Les lexèmes standards se rapportent à la réalité quotidienne, plus précisément à l'alimentation, par exemple, *couscous* ('plat traditionnel à base de la farine de blé') ou *merguez* ('petite saucisse épicée') :

Vendredi, Maman et moi, on est invitées chez Tante Zohra pour manger son *couscous*. (KKD 2004 : 33) (KKD 2004 : 51)

On trouve aussi des noms de professions ou d'occupations comme *la négafa* ('femme organisatrice de cérémonies de mariage au Maroc'), profession qui devient de plus en plus populaire parmi la population arabe de France aujourd'hui) ou *le marabout* ('sage, sorcier') :

Aziz avait engagé deux « *négafas* », ce sont des marieuses chargées de toute l'organisation de la fête : décors, vêtements, maquillage, bijoux de la mariée, nourriture, tous ces trucs-là. (KKD 2004 : 44)

L'année dernière je collectionnais les petits papiers de *marabouts* que les Hindous te distribuent à la sortie des escalators du métro. (KKD 2004 : 52)

ainsi que des formules consacrées couramment et quotidiennement employées, comme *mektoub* ('destin', litt. « ainsi il est écrit ») et *inchallah* ('ainsi soit-il', 'si Dieu le veut', litt. « Allah est grand ») :

Le Destin, c'est la misère parce que t'y peux rien. [...] Chez nous, on appelle ça le *mektoub*. (KKD 2004 : 20)

Heureusement, ma mère n'a pas tout à fait dit oui. Elle a utilisé le joker « *inchallah* ». Ça veut dire ni oui, ni non. C'est « si Dieu veut » la vraie traduction. (KKD 2004 : 46)

Quant au mot *souk*, s'il vient de l'arabe *sūq* et signifie dans cette langue 'marché public couvert au Moyen-Orient', plus particulièrement, 'rues commerçantes (parfois couvertes) dans lesquelles les artisans et les commerçants sont regroupés par corporation', il devient polysémique en français. Il peut conserver son sens originel, adapté toutefois et correspondant alors à 'marché'. Dans l'exemple suivant, il y a toutefois ambigüité :

Ma mère m'a raconté des histoires de panique sur la sorcellerie au Maroc. Quand elle était jeune, une de ses voisines s'était fait marabouter au *souk*, à peine un mois avant son arrivée. (KKD, 2004 : 56)

En effet, la situation à laquelle renvoie l'héroïne se passe au Maroc, de sorte que selon le lecteur, soit il se transporte au Maghreb (cas probable pour un lecteur de cette origine) et c'est le sens originel qu'il attribue au mot, soit il transpose et généralise la situation (cas pour les lecteurs qui se maintiennent dans l'univers du discours de la cité qu'évoque l'auteure) et c'est le sens générique de 'marché' qui prévaut. Quoi qu'il en soit, la polysémie de ce mot se situe bien davantage dans son aptitude à signifier en argot, par analogie 'lieu agité et bruyant' et par métonymie 'désordre, bordel' (Caradec, 2001, Retinskaya, 2016) :

L'autre hideux là-haut, dans son *souk*, il devait roupiller toujours. (Céline, Mort à crédit, 1936 : 474)

C'est un exemple caractéristique de l'expansion du sens de l'emprunt lorsqu'un mot passe d'un vocabulaire stylistiquement neutre à l'argot ou à la langue vernaculaire, dans lesquels il acquiert généralement une connotation négative.

Sur le nombre total de mots empruntés à l'anglais, 40 font référence à un vocabulaire standard et 8 à un vocabulaire non conventionnel. Ce dernier comprend principalement des mots issus des champs lexicaux de la prison et de la drogue : *deal, dealer, racketter, shit...*

Maintenant, il vit du deal et peut pas mener une vie normale. La retraite et la Sécu spécial dealer, (KKD 2004 : 87)

(KKD 2004 : 46)

À ceux-ci s'ajoute l'adjectif *overbooké* dont le lexème anglais *overbooked* a été modifié en remplaçant le flexif participial *-ed par son équivalent français *-é :

Un grand nombre de lexèmes stylistiquement neutres renvoient aux champs lexicaux de la télévision, de la musique et de la mode, puisque l'héroïne est une adolescente et qu'elle perçoit toute sa vie à travers le prisme des émissions et des séries qu'elle regarde. Parmi eux, se trouvent des mots comme *boys band, casting, cow-boy, fashion, hard-rock, remix, serial killer, star, walkman, western* ou encore *winner*²⁶.

Pire que l'époque honteuse des *boys bands* dont on était toutes fanatiques. (KKD 2004 : 42)

J'avais l'impression d'attendre pour un *casting*. Ils étaient tous archibranchés, « fashion », comme ils disent à la télé. (KKD 2004 : 163)

Vous avez vu, je fais comme les avocats des films américains qui, pour défendre un client *serial killer*, violeur et cannibale, racontent toute son enfance super malheureuse. (KKD 2004 : 48)

Il s'en mordrait les doigts d'être parti parce que maintenant sa fille, c'est une *star*. (KKF 2004 : 146)

En plus des emprunts, le texte contient souvent des noms de marques et de personnes ou personnages célèbres, et *Pampers* ou *Coca (Cola)* y côtoient ainsi des ergonymes ou pseudo-ergonymes comme *Barbie, Cyborg, Ken, MacGyver...* :

²⁶ Certains d'entre eux parcourent évidemment toute l'œuvre de F. Guène : C'est ça qui te rend malheureuse ? Parce qu'on ne veut pas que tu t'habilles comme un *cow-boy* ? (HCP 2014 : 61)

Elle avait l'air heureuse l'assistante sociale classe mannequin d'avoir eu sa petite Lindsay, déjà prédestinée pour tourner des pubs *Pampers* dans quelques mois... (KKF 2004 : 188)

J'ai eu l'impression de me retrouver dans un reportage de la une, dans l'émission « Sept à huit » présentée par les *Ken et Barbie* intelligents de la télé. (KKD 2004 : 139)

Pendant ce temps-là, royale, je suis allée dans la cuisine, pour nettoyer la gazinière avant que *Cyborg* [l'assistante sociale peu appréciée par Doria] fasse son inspection parce que c'était carrément dégueulasse. (KKD 2004 : 145)

Je me voyais plutôt avec *MacGyver*. Un type qui peut te déboucher les chiottes avec une canette de *Coca*, réparer la télé avec un stylo *Bic* et te faire un brushing rien qu'avec son souffle. Un vrai couteau suisse humain. (KKD 2004 : 41).

Quelquefois, la présence de ces noms propres révèle les fantasmes de réussite et d'intégration sociale, mais le plus souvent, elle sert à exsuder le dégoût des protagonistes à l'égard d'une société qui donne du rêve aux personnes qu'elle stigmatise, marginalise et rejette. Ainsi, dans l'exemple ci-dessous, la poupée mannequin aseptisée mondialement connue joue le rôle d'une métaphore servant à exprimer le mépris envers celle dont on parle, dans une phrase où se mêlent fonction ludique et fonction expressive à la fois :

[C'est] Mme Dubidule, la *Barbie* qui nous sert d'assistante sociale, qui a aidé Maman à trouver sa formation alternée. Alternée, ça veut dire que tu jongles avec deux (KKD 2004 : 80)

L'auteure introduit également plusieurs phrases en anglais, qui ne sont pas des emprunts, mais des insertions en anglais, traduisant, en règle générale, l'attitude sarcastique de l'héroïne vis-à-vis du sujet de discussion :

Je te kiffe grave, monsieur le Maire, *call me*... (KKD 2004 : 165).

Si une majorité des emprunts n'a pas de traduction ou d'explication dans le texte, du fait que ces termes sont courants et connus des francophones, d'autres sont introduits dans le texte à l'aide de leur équivalent en français, comme *hchouma*, 'honte' ou *chétane*, 'Satan' (v. ex. cité *supra* et notamment KKD 2004 : 131) (Bouhadid 2008 : 2. « Réalité affective »), même quand ils appartiennent à l'argot traditionnel et sont totalement intégrés dans la langue des cités comme *walou* (Sourdot 2009 : 500, 503) :

Il m'a pas dit au revoir, ni salut, ni *beslama*. Rien, *walou*. (KKD 2004 : 162)

Ceci traduit une véritable pesée critique de l'auteur/narrateur/locuteur, une intentionnalité. Si l'absence de traduction témoigne que ces lexies sont jugées sémantiquement transparentes pour le lectorat et qu'elles sont devenues banales dans le langage (c'est le cas de *hamdoullah*, 'Dieu merci' dans l'exemple qui suit), la présence d'un redoublement par traduction en français vise non seulement à lever toute ambiguïté sémantique pour le lecteur français non-initié, mais aussi à créer une sorte de connivence affective avec le lecteur bilingue (comme *jdida*, 'nouveau' dans l'exemple qui suit). En effet, les mots en arabe permettent l'émergence dans le conscient ou l'inconscient des seuls locuteurs arabophones de leur signifié de puissance et de tous leurs signifiés d'effet, comme le fait que la nouveauté est gage d'exception pour la mère, mais non la fille :

Elle voulait que sa fille soit la plus belle à l'occasion de « l'écoule neuf, la *jdida*... hamdoullah ». Enfin pour le nouveau bahut quoi. (KKD 2004 : 156)

Plus exceptionnellement, l'auteure éprouve le besoin d'ajouter une parenthèse explicative pour éviter une éventuelle incompréhension du lecteur (dans l'exemple suivant à travers l'allocutaire) :

Faire sa tête de perf, ça veut dire faire une tête d'idiot, parce que les classes de perf (*perfectionnement*) à l'école primaire, c'étaient les classes des enfants les plus en retard. [...] Alors on dit « perf » pour signaler à quelqu'un qu'il est un peu con quand même... (KKD 2004 : 176).

Faïza Guène use ainsi de plusieurs mécanismes de reformulation, non seulement dans le but de s'assurer de la parfaite compréhension des propos tenus, presque à l'image d'une sociolinguiste, et avec un souci quasi pédagogique, mais aussi – et surtout – afin de rendre vivant son récit en transcrivant la réalité de l'oralité des jeunes.

5. Procédés morphosyntaxiques

5.1. Verlan

Le verlan est un procédé argotique du français contemporain des cités fondé sur la métathèse syllabique pour les mots ou locutions dissyllabiques (*doigt* > **douwa* > **wadou* > *wad*, *jus vert [de raisin]* > **vert jus* > *verjus*, *vas-y* > *zyva*) ou phonique pour les monosyllabiques (*fou* > *ouf*), accompagnée parfois d'une variation phonétique et d'une apocope pour raison ou nécessité euphonique (*herbe* > **herbeu* > **beuhèr* > *beuh*; *mec* > **mèkeu* > **keumé* > *keum*)²⁷.

J.-P. Goudaillier affirme que la tendance à verlaniser les mots est particulièrement forte dans les cités (Goudaillier 1997b : 104, bien que tous les mots ne soient pas soumis à ce procédé. Il est important de mentionner que la verlanisation remplit à la fois toutes les trois fonctions classiques de l'argot : cryptique, ludique et identitaire. À l'aide de ce procédé, le locuteur peut chiffrer son message de manière ludique, et en conséquence ne pas être compris, tout en distinguant sa langue du français standard :

Si on est allé au Balto, c'est pas pour l'ambiance, c'est clair qu'on aurait préféré les Champs-Élysées. Mais c'est tellement *relou* de sortir d'ici que du coup, on essaie même plus. (GDB 2010 : 69)

Ali, il lit des livres carrément. C'est un truc de *ouf*. Je pense que les *meufs*, ça les branche un mec qui lit. (GDB 2008 : 12)

Le nombre de verlanismes présents dans les œuvres de F. Guène se répartit ainsi :

²⁷ Il reste que les principes de verlanisation sont complexes. Par exemple, pour les trisyllabiques, la métathèse peut porter sur la syllabe initiale, comme *cigarette* > **garetteci* > **garettci* > *garete* > *garo*, sur la médiane, comme *racaille* > **racailleu* > **cailleura* > *caillera* > *kaira*, ou sur la finale, comme *calibre* > **calibreu* > **breulica* > **brelica* > *brelique* / *brelic*. La métathèse peut aussi être simplement « boustrophédon », comme pour *fou* > *ouf*, *pas* > *ap* ou *moi* > **moua* > *ouam*. À ceci s'ajoute, comme il a été précisé, des phénomènes de troncation et parfois d'apocope. Ainsi, le mot *Arabe* se présente sous trois formes au moins, avec métathèse et double apocope : *arabe* > **arabeu* > **beuara* > **beura* > *beur*, avec métathèse, liaison phonique et apocope : *arabes* > **rabesa* > **rabeza* > *rabza* (pl. générique) et avec métathèse, double apocope et adjonction d'un morphème (créant ainsi un mot-valise) : *arabe* > **arab* > **raba* > **rab* + *zouz* > *rabzouz* (fém. sing.) ; *zouz* signifiant 'jeune fille' (v. *infra* § 4.2.).

Verlanismes	
<i>Kiffe kiffe demain</i> (2004)	7
<i>Du rêve chez les oufs</i> (2006)	9
<i>Les gens du Balto</i> (2010)	8
<i>Un homme, ça ne pleure pas</i> (2014)	0
<i>Millénium blues</i> (2018)	2
<i>La discrétion</i> (2020)	0

On constate que le nombre de verlanismes est limité et approximativement le même dans les trois premiers romans. En revanche, dans les trois romans les plus récents, ils sont quasi absents.

Cette disproportion pourrait s'expliquer non seulement par l'âge des personnages qui augmente avec chaque œuvre, mais aussi par l'âge de l'auteure elle-même. Si elle commence son parcours littéraire avec des narratrices assez jeunes et auxquelles elle s'identifie dans une certaine mesure, avec le temps, elle choisit d'autres sujets et d'autres personnages plus « mûrs ». Et, plus ses personnages prennent de l'âge en même temps que leur créatrice, moins ils deviennent émotifs et expressifs, plus ils sont plongés dans des problèmes davantage existentiels et moins ils sont guidés dans leurs actions par les médias, la mode et les souvenirs de leur « bled » d'antan ; ce qui fait disparaître de leur langage les marques identitaires et expressives.

Dans la majorité des cas les verlanismes employés par l'auteure sont largement répandus et bien connus par le lectorat. Néanmoins, quand le mot verlanisé est plus spécifique, moins commun, ou ressenti comme tel par l'auteure, il est alors introduit dans le texte par une reformulation ou un synonyme :

Du chinois. Du *noich*. Mais qu'est-ce que je suis allée foutre dans ce truc ? (KKD 2004 : 164).

5.2. Troncation

La troncation est un des procédés liés à l'économie langagière. Elle consiste à supprimer une ou plusieurs syllabes d'un mot polysyllabique. Il existe deux types de troncation : l'apocope et l'aphérèse.

L'apocope se caractérise par la troncation d'un phonème ou de plusieurs syllabes à la fin du mot. Elle est souvent complétée par la resuffixation avec des suffixes à connotation familière, comme **-os*, **-ave-*, **-asse* (v. *infra*). Ce sous-type est le plus répandu, les exemples abondent chez F. Guène et leur liste est longue ; parmi eux :

<i>ado</i>	< adolescent(e)	<i>hélico</i>	< hélicoptère
<i>alloc</i>	< allocation	<i>impro</i>	< improvisation
<i>apéro</i>	< apéritif	<i>intello</i>	< intellectuel
<i>appart</i>	< appartement	<i>kiné</i>	< kiné thérapeute
<i>bénéf</i>	< bénéfique	<i>sympa</i>	< sympathique
<i>biz</i>	< business (business)	<i>toxico</i>	< toxicomane
<i>fluo</i>	< fluorescent	...	

C'est comme si tu faisais du toboggan debout avec un bonnet et une combinaison *fluo*. (KKD 2004 : 40)

Chaque fois qu'elle avait un coup dans le nez, elle avait cette manie de se déshabiller [...]. Je suis *sympa*, j'épargne les détails. (GDB 2008 : 9)

Bref, en tout cas, ce bout de chichon qu'ils ont trouvé dans mon sac, c'est la même Karine Z. qui me l'a filé, cette *toxico* en a toujours plein sur elle. (GDB 2008 : 21)

Beaucoup moins fréquente, l'aphérèse consiste à supprimer une (très rarement plusieurs) syllabe au début du mot. Les exemples dans les œuvres analysées sont rares, sans pourtant autant être totalement absents, comme *zic* (< musique) :

Par ailleurs, certains mots résultant de l'aphérèse peuvent aussi subir un procédé supplémentaire de redoublement hypocoristique, qui, selon J.-P. Goudaillier, relève essentiellement de la fonction ludique de la langue, sans oublier bien sûr le cryptage (Goudaillier 1997a : 18). *Zonzon*, qui a son entrée dans *Comment tu tchatches !*, est le seul exemple de mot correspondant à ce procédé qui a été relevé dans le corpus. Il se trouve dans le roman *Kiffe kiffe demain* :

Il a dû rencontrer des gens étranges *en zonzon* (KKD 2004 : 171).

Proprement et typiquement argotique, la resuffixation est un autre procédé commun susceptible d'accompagner la troncation. Phénomène bien connu en argot traditionnel, il se manifeste au moyen de suffixes tels que **-ass*, **-os*... Logiquement, on trouve dans les premiers romans de F. Guène des mots comme *crados* (< crade, '[très] sale'), *casso(s)* (< cas social, 'personne vivant dans un milieu psychologiquement ou socialement défavorable'), *cinoche* (< cinéma), *connasse* (< conne), *connard* (< con), *congélo* (< congélateur), *craignos* ('répugnant, merdique', < craindre), *dico* (< dictionnaire), *téloche* (< télévision) :

Elle dirait à Aziz que c'est le mec le plus romantique du quartier et qu'elle a des sentiments sincères envers lui depuis des années malgré son crâne chauve et ses ongles un peu *crados*. (KKD 2004 : 109)

Le problème, c'est que celui qui doit me conduire à l'autel, c'est censé être mon *connard* de paternel. (KKD 2004 : 41-42)

C'était *craignos* de choisir ce soir spécialement pour avoir envie qu'on tape la discussion, style « mon fils, je t'apprends la vie ». (GDB 2008 : 76)

5.3. Traits d'oralité

Différents traits d'oralité participent, comme procédés formels, à l'insertion de l'argot dans le discours (Peeters 2007, Rouayrenc 2015). L'auteure en privilégie certains comme l'unipersonnalisation pronominale (le *il* « impersonnel »), la suppression des certaines particules (notamment l'adverbe négatif discordantiel *ne*) :

Ça fait langtemps *je rêve ma fille monter* dans les escaliers de Cannes, alors c'est formidable, merci beaucoup... (KKD 2004 : 141)

Quand j'étais petite, je coupais les cheveux des Barbie parce qu'elles étaient blondes, et je leur coupais aussi les seins parce que j'en avais *pas*. (KKD 2004 : 34)

– Qu'est-ce qu'y a ? Tu veux ma photo ? – J'ai *rien* dit encore. – OK, j'ai *pas* rangé. (MB 2010 : 22)

l'emploi des phathèmes assurant le contact dans les échanges (*ouais, bon, au fait, alors, OK...*),

Ouais, je me débrouille pas trop mal quand même. Mais si j'étais un garçon, ce serait peut-être différent... (KKD 2004 : 56)

Bon, tu passes pas le week-end à la maison alors ? – Je peux pas, j’ai des choses à faire. – *Ah bon*. – *Ouais*, désolée papa. – Ça fait un bail que t’as pas dormi à la maison, *hein*. – Je sais oui. – *Bon bah...* La prochaine fois alors. (MB 2010 : 67)

la reprise pronominale, que M. Sourdot considère comme une caractéristique particulière du langage des adolescents (Sourdot, 2009 : 498) :

Bande de vieilles connes. *Moi* je le connais celui-là ! (KKD 2004 : 41)

Tu causeras *toi* d’abord. – Comment tu t’appelles *toi* déjà ? – Yeznig. C’est ça mon nom. (GDB 2008 : 12)

l’adverbialisation de certains adjectifs comme *bizarre*, *direct*, *grave* :

Il regardait *bizarre* les bibelots qui sont posés sur le meuble, ceux que ma mère a rapportés du Maroc après son mariage. (KKD 2004 : 53)

Sérieux, elle déchire *grave*. Ben j’aime les belles choses mais j’ai pas grand chose à moi. (GDB 2008 : 67)

ou encore dans la translittération de la prononciation approximative et de l’accent arabe dans la langue française :

Parfois, il râle avec son accent de blédard : « Oh là là ! Si vous *prounez* *credit* sur *credit*, on est toujours pas sourtis de la berge !! » [...] L’institutrice elle *doumande* à Toto : « Combien ça fait douze bouteille de vin, à *dou* euros la pièce ? » Et il répond quoi le p’tit ? Il répond : « Trois jours Madame. » (KKD 2004 : 77)

Les traits d’oralité, les emprunts et les lexèmes argotiques construisent une sorte d’identité de chacun des personnages des romans de F. Guène. Ils les caractérisent dans les rapports qu’ils entretiennent avec leurs pairs, avec le monde qui les entoure et dans lequel ils se débattent bien souvent.

6. Fonctions des unités argotiques

À l’évidence, toutes les unités argotiques mentionnées au début de cet article remplissent l’ensemble des fonctions classiques de l’argot ; à savoir, les fonctions cryptique, ludique, conniventielle et identitaire.

Les traits d’oralité précédemment esquissés traduisent une fonction ludique, omniprésente dans l’utilisation de l’argot, dans la mesure où cette fonction sous-tend la transformation et la déstructuration du langage (Goudaillier, 1997a : 13). Quant à la fonction cryptique, elle est incluse dans l’emploi de lexèmes verlanisés, mais reste secondaire par rapport à la fonction ludique. Que les lexèmes en question soient présents ou non dans les dictionnaires argotique, vulgaire, populaire ou familier importe peu selon A. Podhorná-Polická, qui estime que la fonction prépondérante de l’argot des jeunes est la fonction expressive. Pour elle, la fonctionnalité de l’argot des jeunes se révèle à l’intérieur du groupe et dans ses échanges, et c’est surtout sa force expressive qui est à l’origine des aspects identitaire et conniventiel du groupe (Podhorná-Polická 2007 : 194. Cette idée se voit confirmée par notre analyse des unités argotiques, notamment dans les romans *Kiffe kiffe demain*, *Les gens du Balto* et *Du rêve pour des oufs*. Ces trois œuvres abondent en lexique argotique à très forte connotation expressive, très souvent négative, et en intensificateurs de tous genres.

Ainsi, *Les gens du Balto* contient un bon échantillon des différents marqueurs d’expressivité lexicale, du fait même qu’il se compose de chapitres écrits par des personnes différentes. Ce qui les unit, c’est leur appartenance à la même classe sociale – populaire, alors que toutes les autres caractéristiques les différencient : âge, sexe, tempérament, occupation. Il y a le patron du café, *Joël*, *dit Jojo*, *dit Patinoire*, dont le meurtre est le mécanisme déclencheur de toute l’action, et qui parle pour ainsi dire

d'outre tombe. C'est un homme grossier, cynique et profondément raciste ; ce qui est traduit dans son discours par des vocables tels que *connerie, emmerdement, mongol, pédé, s'en foutre, tignasse...* :

Pendant des années, j'ai joué au psychiatre de service. J'en ai passé des soirées à les écouter parler de leurs *emmerdements* et de leurs histoires de *cul*. (GDB 2010 : 8)

Mais, Joël, le chef du flipper, il m'a dit que je suis jamais un président de ma vie, il dit : « En France on n'a jamais vu un président *mongol* » et il rigole de moi. (GDB 2010 : 46)

Si le discours de cet individu ne comporte presque aucun emprunt, mais se compose de lexèmes argotiques communs et de beaucoup de mots apocopés, il n'en est pas de même, en revanche, de celui de Magalie, une collégienne branchée. Elle le farcit d'anglicismes, use (abuse) du langage SMS et de celui des réseaux sociaux. Se percutent ainsi *ça me saoule grave, cool, easy, fringues, life, lol, mdr, mother, ptdr, scoop, time...* :

Lol. On peut dire que tout le monde m'aime, oui. Y a pas de honte à l'admettre. La preuve : sur mon *MSN* j'ai cent quatre vingt sept amis. Dès qu'il y en a un qui me saoule, je le supprime et j'en *add* un autre. (GDB 2010 : 93)

Karine Z. était en train de me raconter sa *life*, je me disais : « Au moins, ça me fait passer le *time*. » (GDB 2010 : 94)

Son copain Taniel, surnommé Quetur (verlan de Turc) en raison de son apparence orientale, bien qu'il soit arménien, commence déjà à entrer dans la délinquance. Son lexique en témoigne : *balancer, casser la gueule, chelou, crever, péter, piger, planquer, pote, se casser direct, serrer une meuf, taffer, taper la discussion, truc de ouf...* :

Je voulais pas que ça le pertube ou qu'il me *balance* aux parents. Je *me suis cassé direct*. (GDB 2010 : 74)

Tout ça, c'était pour qu'Ali, il ait une chance de *serrer une meuf*. En plus, ça allait être la rigolade, [...] (GDB 2010 : 72)

Quetur est celui qui emploie le plus de verlan dans cet ouvrage, sans doute pour imiter les tics langagiers des « grands du quartier ». Ses argotismes se rapportent au monde de la criminalité et sont tous teintés d'une forte expressivité. C'est peut-être dans cette imitation que l'expressivité s'enrichit d'une fonction ludique.

Toutefois, en se référant à l'analyse effectuée, il est possible de déduire que la fonction identitaire est assurément celle qui est prédominante et essentielle dans les romans de F. Guène. À des degrés divers, tous ses personnages éprouvent une crise identitaire due à leur situation de double culture et de double identité. Cette double dichotomie constitue une caractéristique intrinsèque des figures que l'auteure fait vivre dans la cité. Elle revêt une importance toute particulière et emblématique, comme le précise J.-P. Goudaillier dans la préface de son *Dictionnaire du français contemporain des cités*. Selon lui, les quartiers urbains qui sont habités par de jeunes immigrants doivent être appréhendés comme de vrais ghettos, non seulement économiques et culturels, mais aussi linguistiques, conséquemment très propices à la fracture sociale et linguistique.

Cette fracture se manifeste par l'usage d'un nouveau langage en opposition au langage standard (académique et jugé normatif), qui représente de fait une coercition, ainsi que l'autorité dans tous les sens de ce terme. En effet, c'est bien un français normalisé qui est imposé à toutes les étapes de la socialisation : à l'école, au travail, dans les relations sociales, les institutions publiques... C'est cette nécessité sociale

dont les jeunes se sentent exclus et étrangers qui engendre chez eux une idée de « résistance linguistique ». Et c'est de celle-ci que naît cette *interlangue* (Goudaillier 1997a : 12) comme une arme contre la langue dominante. F. Guène n'a de cesse de creuser cette idée depuis son premier roman²⁸.

Cette crise et cette quête identitaires des héros transparissent à travers les nombreux emprunts que nous avons pu relever. Ils en sont des catalyseurs et des révélateurs symptomatiques.

Dans *Kiffe kiffe demain*, ceux issus de la langue anglaise, tout particulièrement dans la bouche de la narratrice Doria, jeune émigrée du Maghreb, sont bien des marqueurs d'un désir d'appartenance. N'éprouvant ni de chaleureuse affection ni réellement d'empathie pour ses parents, par transfert, elle reporte cela sur leur patrie d'origine et n'a plus le sentiment que la langue arabe est sa langue, qu'elle appartient en partie à cette culture et à son histoire. Elle en arrive ainsi à appeler l'Algérie « leur misérable patrie », « leur bled paumé » (KKD 2004 : 23). L'emploi ici du possessif qui l'exclut, celui de *bled* (v. *supra*) et des adjectifs péjoratifs *misérable* et *paumé* – ce dernier étant même redondant – montrent combien son discours trahit un mal-être identitaire.

Si en substrat, il y a à l'évidence la volonté de l'auteure d'aborder des sujets tels que l'immigration et l'intégration des immigrés dans la société française, la prédominance de ces emprunts dans le discours de Doria témoigne aussi du désir de l'adolescente de s'intégrer dans une société française marquée par l'influence sociétale et comportementale du modèle économique libéral américain ; d'où son désir de se montrer à la mode, de montrer par son langage, l'emploi de noms de marque, sa connaissance des séries télévisées, des acteurs... la maîtrise des codes de la communauté à laquelle elle revendique appartenir, et, par là, sa pleine et entière intégration.

Paradoxalement, il en va de même des emprunts lexicaux arabes présents dans *Kiffe kiffe demain*. Ils ont aussi une fonction identitaire, dans la mesure où ils sont les révélateurs de cette double culture et de cette double identité mal assumées. Si elle éprouve un profond mépris pour l'arabité de ses parents immigrés en France, elle est tiraillée entre ses racines qu'elle ne peut ni ne veut inconsciemment renier et son besoin vital d'intégration et de reconnaissance dans la société.

Dans le roman *Millénium Blues*, l'héroïne, Zouzou, est un épigone socialisé de Doria. D'abord adolescente, puis jeune fille, puis jeune femme et mère d'une fille, elle narre le récit de sa vie depuis l'âge de 12 ans jusqu'à ses 32 ans. En prenant en compte la fréquence des anglicismes et des arabismes, nous pouvons considérer que se manifeste dans cette œuvre un changement de la fonction identitaire de l'argot. En

²⁸ *Kiffe kiffe demain* est d'ailleurs l'illustration du tiraillement éprouvé par Doria. Cette jeune fille conserve encore des souvenirs de son « bled », mais ils ne sont pas empreints de nostalgie mélancolique, plutôt d'une profonde et douloureuse amertume. Elle se rend bien compte que sa famille est partie pour fuir la misère et la guerre, que son père a laissé sa famille parce que Doria n'était pas un garçon, alors qu'il espérait un fils et que sa mère ne pouvait plus avoir d'enfants pour des problèmes de santé. Dès lors, Doria a une image extrêmement négative de son pays d'origine :

Maintenant de toute façon, je crois qu'on ne retournerait jamais au Maroc. [Ma] mère dit que ce serait une trop grande humiliation pour elle. (KKD 2010 : 22)

Mais la France, leur pays d'accueil, n'est pas devenue la terre promise espérée, pour Doria comme pour sa mère. Dès les premières pages, la narratrice met en lumière les problèmes d'argent, de racisme, de rupture avec la société française :

Ma mère, elle s'imaginait que la France, c'était comme dans les films en noir et blanc des années soixante. Ceux avec l'acteur *beau gosse* qui raconte toujours *un tas de trucs mythos à sa meuf*, une cigarette au coin du bec. (KKD 2010 : 14)

effet, il y a 12 emprunts à l'anglais pour un seul emprunt à l'arabe, le lexème *seum* (< ar. *sm/summ*, 'poison, venin'), présent dans le dictionnaire *Tout l'argot des banlieues* (Tengour 2013 : 638) et qui a le sens de 'rage, haine' :

Comme ça, mon père, il aura la haine, ça lui mettra bien *le seum*. Il dit toujours des trucs cons sur les Noirs. (MB 2018 : 122)

La présence fréquente de l'anglais non exclusivement argotique est due au fait que Zouzou est mélomane et qu'elle adore surtout la musique anglophone. Elle voue un véritable culte au groupe Abba (5 occ.) :

J'avais prévenu, Abba, c'est la vie. (MB 2018 : 112).

Zouzou n'est plus plongée comme Doria ou Alhème dans des réflexions existentielles sur son identité, car elle se considère en tant que Française, elle parle et réfléchit comme une Française. Les étapes de sa vie sont les étapes sinon typiques et ordinaires, du moins potentielles et répandues d'une Européenne émancipée : elle souffre du divorce des ses parents, se lie d'amitié, trouve son premier amour, se trompe, devient une mère monoparentale et assume toute la responsabilité d'une trentenaire, prête à la fin du livre à reconstruire sa vie.

Si la fonction expressive des argotismes se révèle toujours aussi primordiale, avec la présence de termes comme *avoir du pif*, *être dans les vapes*, *mégot*, *nibard*, *poivrot*, *rogne*, *tapette*, *trainer*, *trouille*... :

J'avais une heure pour *trainer*, tous les dimanches, avec Carmen. (MB 2018 : 29)

Ma plus grande *trouille* d'enfant, je l'ai vécue au cœur d'une nuit orageuse, une nuit d'été, chaude et lourde. (MB 2018 : 147)

les argotismes se rapportent en général à la vie quotidienne. Il ne s'agit plus de trouver une identité, mais de se conforter dans une identité.

En revanche, dans les deux romans *Un homme, ça ne pleure pas* et *La discrétion*, force est de constater de la quantité très restreinte des argotismes.

Pour *Un homme, ça ne pleure pas*, nous avons déjà mentionné que cela pouvait être lié au milieu social dans lequel vivent les personnages. Pour autant, l'éducation et le tempérament du narrateur, Mourad, en justifient aussi la rareté. À la différence des héroïnes féminines des romans précédents, il ne se sent pas révolté. Ses sœurs s'affrontent, et tandis que l'une choisit les valeurs traditionnelles de leurs parents musulmans, que l'autre adhère à l'égalitarisme républicain, lui reste entre elles, sans envie de choisir, lisant Dickens (HCP 2014 : 43). S'il utilise le lexique argotique, ce n'est que par contrainte sociale : celle d'être en adéquation avec sa/la jeunesse. Dès lors, les argotismes ne sont pas accompagnés de marqueurs spécifiques d'oralité, mais simplement insérés dans des phrases à la syntaxe très canonique :

C'était la première fois que je prenais l'avion pour une autre destination qu'Alger. Pourtant je me sentais *blasé*. (HCP 2014 : 145)

La Discrétion est le seul roman de F. Guène écrit de la troisième personne, avec un minimum de répliques et une quasi-absence de dialogues ; de sorte que le lexique argotique ne se rencontre qu'à de très rares endroits. Qui plus est, contrairement à ce qui se passe dans les autres romans, les argotismes dans *La Discrétion* ne caractérisent pas le personnage principal, Hannah, mais des personnages secondaires, comme ce stéréotype d'Arabe qui l'invite à un rendez-vous. Pour le décrire, l'auteure choisit des lexèmes argotiques très communs et fortement identitaires :

C'était cool d'être *rebeu* à cette période. (LD 2020 : 85)

Le jeune homme avait la parfaite panoplie du banlieusard de l'an 2000, le *millennium style* : tee-shirt *Com8*, fausses lunettes Cartier, parfum Chrome

d'Azzaro, sacoches Lacoste, *diam's* à l'oreille, et chaîne en argent grains de café. (LD 2020 : 87).

Sans être absents, les traits d'oralité restent cantonnés à quelques interpellations :

Frère, *wallah*, *t'as pas* la condition physique pour ça. Le prends pas mal, mais *t'es sacrément* dodu, *t'as* des seins, mon *frérot*. (LD 2020 : 101)

Ces argotismes ont ici aussi une fonction conviventielle et identitaire, car ils permettent d'identifier tout de suite un individu et à quel groupe social il appartient, d'après son apparence, les vêtements qu'il porte, le langage qu'il utilise.

Par ailleurs, la fonction expressive est bien présente dans *La Discrétion*. L'épisode qui raconte l'attitude de l'héroïne face au chien en est une bonne illustration. Pour décrire les sentiments d'Hannah envers les Français qui affectionnent particulièrement cet animal, considéré dans la tradition musulmane comme sale et indigne, l'auteure introduit les argotismes expressifs à connotation négative *clébard* et *klebs* (< ar. *kalb*, 'chien') :

Elle ose à peine le dire et doit trouver toutes sortes de stratagèmes pour éviter le chien. Hannah, ça la rend furieuse. Pourquoi les Français veulent nous forcer à aimer leurs *klebs* ? (LD 2020 : 121)

Yamina sait que certains maîtres dorment avec leur chien, se font lécher la poire [...], mais elle accepte simplement que c'est leur façon de vivre. (LD 2020 : 122)

Dans la dernière citation, le mot familier *poire* ('figure') laisse entendre au lecteur l'antinomie entre le dégoût de Yamina, la comparse d'Hannah, et sa résignation. Quant au mot *klebs*, il est à la fois le symbole de la rupture d'Hannah avec la société française et la trace de son incapacité à expliquer à la maîtresse du chien que Yamina ne peut pas supporter les chiens en raison de son identité religieuse. Le questionnement comme le renoncement n'attendent aucune réponse ou ne peuvent en recevoir de formalisée, car cela dépasse l'entendement. Ainsi sont soulignés le silence permanent qui structure le récit et cette impuissance qui caractérise l'héroïne ; d'où le titre de l'ouvrage, *La Discrétion*.

7. Conclusion

Issue de l'immigration maghrébine et ayant grandi dans la banlieue parisienne, F. Guène écrit toujours sur des sujets qui l'interpellent : le vécu des classes populaires immigrées maghrébines, la vie de banlieue, la place de la femme dans la société, la parentalité, la crise identitaire. Ses romans se présentent habituellement sous la forme de longs monologues grâce auxquels ses héros racontent leur histoire, à une exception, le dernier, *La Discrétion*, qui est écrit de la troisième personne avec de courtes insertions de discours direct.

La langue de l'auteure est caractérisée par plusieurs marques d'oralité et par l'utilisation des parlers argotiques. Ancrée dans la réalité des cités, elle lui permet de cerner au mieux ses personnages et de créer un univers narratif très vraisemblable et « vivant ».

Bien que toutes les fonctions propres à l'argot français soient présentes dans les œuvres de F. Guène, leur répartition n'est pas la même. Des transformations graduelles sont manifestes d'un roman à l'autre et suivent leur chronologie.

Il s'agit d'abord de la fonction identitaire qui joue un rôle primordial dans les romans *Kiffe kiffe demain* et *Les gens du Balto*, puisque les narratrices sont des jeunes et des adolescents qui ressentent le besoin de se distinguer de la société environnante et refusent les normes établies, celle linguistique comprise. C'est la principale raison pour laquelle les héros créent, à l'aide de plusieurs procédés leur nouvelle langue.

La fonction expressive joue aussi un rôle important, en permettant aux sujets parlants d'exprimer ses émotions et ses sentiments. Dans le roman *Du rêve pour les oufs*, cette fonction expressive vient au premier plan, car la narratrice du roman n'est pas tant préoccupée par ses origines que par la manière dont elle va survivre et nourrir sa famille. Elle fait face à une société qui ne la veut pas, à un monde hostile, et s'efforce de faire sortir son frère cadet du trafic de la drogue. Pour en parler, l'auteure choisit une langue très expressive et incisive.

Dans ses derniers romans, F. Guène s'intéresse à d'autres sujets, ses personnages prennent de l'âge, comme elle-même, et cela influence la langue et le style. Sa langue se normalise, sa syntaxe « s'assagit » et se compose d'une « succession de séquences et de phrases courtes » (Sourdou 2009 : 497). Les traits d'oralité disparaissent presque totalement, les argotismes et les emprunts sont beaucoup moins fréquents. Appravant, les personnages les employaient pour se distinguer des autres, pour suivre la mode, désormais, ils le font soit quand cet emploi est le seul pertinent, soit parce que leur entourage utilise ce vocabulaire, soit pour exprimer leurs émotions les plus vives.

En somme, les fonctions conniventielle et expressive apparaissent comme capitales, au détriment de la fonction identitaire qui, bien que fondamentale au départ, perd progressivement de sa nécessité. Dans une certaine mesure, la fonction ludique accompagne toujours ces fonctions, car la déstructuration de la langue est un processus constant et inhérent du jeu. Enfin, la fonction cryptique n'est pas vraiment une priorité dans les romans de F. Guène, puisque les personnages ne baignent pas dans le milieu de la criminalité. Elle est toutefois présente à travers quelques argotismes peu communs, que seuls des « happy few » peuvent saisir, ainsi que dans le roman policier *Les gens du Balto* et les chapitres où l'histoire est racontée du point de vue de Taniel, un jeune homme qui se croit prédestiné à la délinquance.

Cette étude a permis de mieux établir les intentions d'une auteure qui campe des personnages usant d'un langage où fleurissent des argotismes dont les fonctionnalités s'enchevêtrent, et qui, par son écriture, vise à dépeindre le plus justement (dans sa rugosité) et le plus sensiblement possible (dans son expressivité) un univers somme toute fragile et évanescent. Bien que le statut de l'argot dans le texte littéraire ait déjà été traité par plusieurs auteurs (francophones, russes et bien d'autres), il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour le cerner complètement. La poursuite de l'analyse de l'argot français et de son rapport au genre littéraire que constitue la littérature urbaine ne manquera pas de soulever bien d'autres questions et d'ouvrir des perspectives prometteuses et fructueuses.

Corpus

- Guène, F. (2004). *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachettes Littératures, 189 p. [KKD 2004]
- Guène, F. (2006). *Du rêve pour les oufs*. Paris : Hachette Littératures, 155 p. [RPO 2006]
- Guène, F. (2010). *Les gens du Balto*. Paris : Fayard, 154 p. [GDB 2010]
- Guène, F. (2014). *Un homme, ça ne pleure pas*. Paris : Fayard, 320 p. [HCP 2014]
- Guène, F. (2018). *Millénium blues*. Paris : Fayard, 233 p. [MB 2018]
- Guène, F. (2020). *La discrétion*. Paris : Plon, 256 p. [LD 2020]

Bibliographic references

- Aubin, S. (2021). De l'Espagne à la Russie : une traversée scientifique francophone. *Synergies Europe*, 16, 125-127.
- Auroux, S. & Weil, Y. (1990). *Nouveau vocabulaire des études philosophiques*. Paris : Hachette.
- Bally, Ch. (1909). *Traité de stylistique française*. Heidelberg : Winter & Paris : Klincksieck, (4^e éd. 1983).

- Batteux, M., (2000). Die französische Synonymie im Spannungsfeld zwischen Paradigmatik und Syntagmatik. Frankfurt a. M. : Peter Lang, 309 p. ISBN: 978-3-631-36495-6.
- Beregovskaya, E. M. (1975). Social'nye dialekty i yazyk francuzskoj sovremennoj prozy: uchebnoe posobie dlya slushatelej speckursa. Smolensk: SGPI, 120 p.
- Blakqori, T., Bajrami, B. (2021). "Ndonjë", virtual reference marker in Albanian: Comparative study | [« Ndonjë », marqueur de référence virtuelle en albanais: étude comparative]. Synergies Europe, 14, 79-89.
- Bogaards, P. (2008). On ne parle pas français. La langue française face à l'anglais. Bruxelles : De Boeck Duculot, 207 p. ISBN : 978-2-801-11417-9.
- Bouhadid, N. (2008). L'aventure scripturale au cœur de l'autofiction dans Kiffe kiffe demain de Faiza Guène. Université Mentouri (Constantine, DZ) : Mémoire de magistère en sciences des textes littéraires.
- Bouhdiba, A. (2010). La Sexualité en Islam. Paris : PUF, coll. « Quadrige », 324 p. ISBN : 978-2-130-54177-6.
- Bozhinova, K. (2021). Reflective Practices to Enhance the Teaching of French to Undergraduate Students in Humanities and Social Sciences | [Pratiques réflexives pour dynamiser l'enseignement du français à des étudiants en licence de sciences humaines et sociales]. Synergies Europe, 16, 189-200.
- Caradec, F. (2001). Dictionnaire du français argotique et populaire. Paris : Larousse, 298 p. (N^{le} éd. 2016, 366 p. ISBN : 978-2-035-92512-1).
- Carbonell, I. & Cortés, O. (2003). "Semiotic Alteration in Translation. Othering, Stereotyping and Hybridization in Contemporary Translations from Arabic into Spanish and Catalan". *Linguistica Antverpiensia, New Series—Themes in Translation Studies*, 2 : 145-159. En ligne : <https://lans-tts.uantwerpen.be/index.php/LANS-TTS/article/view/82/227>.
- Cnrtl. (2012). Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Nancy : Université de Lorraine / CNRS UMR 7118-ATILF. En ligne : <https://www.cnrtl.fr/>.
- Colin J.-P., Mevel, J.-P. & Leclère, Chr. (2006). Argot et français populaire. Paris: Larousse, 976 p. ISBN : 2-03-532311-8.
- Colin, J.-P. (1991). « Argot, dicos, tombeaux ? » *Langue française*, 90 : 28-39. En ligne : https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1991_num_90_1_6193.
- Colin, J.-P. (2003). « Argot et langue populaire ou le lexique en liberté ». In J. Rousseau (dir.), *L'invention verbale en français contemporain*, coll. Les cahiers du CIEP, Actes du forum tenu à Paris les 8 et 9 octobre 2001, p. 5-19.
- Colin, J.-P. (2007). Argot et poésie, essais sur la déviance lexicale. Besançon : Presse Universitaires de Franche-Comté.
- Dado, F., Gishti, E. (2021). The issue of cultural transfer: the case of some culturems in Flaubert's Madame Bovary | [La problématique du transfert culturel : le cas de quelques culturèmes dans Madame Bovary de Flaubert]. *Synergies Europe*, 16, 163-174.
- Dauzat, A. (1917). Les Argots des métiers provençaux. Pars : Champion, VII-268 p.
- Dauzat, A. (1918). L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats. Paris : A. Colin, 295 p.
- Dauzat, A. (1929). Les Argots, caractères, évolution, influence. Paris : Delagrave, 189 p.
- Dauzat, A. (1938). Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris : Larousse, 324 p.
- Dauzat, A. (1946). Études de linguistique française. Paris : D'Artrey, 2^e éd. 350 p. EAN13 : 2-00-004598112-6.
- De Peyret, M. (2016). Avec le Padre. Les aumôniers catholiques dans l'armée française. Paris : Éditions du Triomphe. 48 p. ISBN : 978-2-843-78535-1.

- Debov, V. M. (2012). *Diko des rimes en verlan dans le rap français*. Paris : La Maison du dictionnaire / Dicoland.com, 320 p. ISBN : 978-2-856-08290-4.
- Delafosse, M. (1917). « De l'origine du mot Toubab ». *Annuaire et mémoires du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française (Gorée : Imprimerie et Gouvernement général)*, p. 205-216.
- Dico 2 Rue. (2018). *Dictionnaire collaboratif de l'argot français*. En ligne : <http://www.dico2rue.com>.
- Dico Des Ados. (2016). En ligne : <https://fr.dicoado.org/dico/Dico:Accueil>.
- Dico Multimedia Des Langages Du Quartier. Weshipedia. 2017-2021. En ligne : <https://weshipedia.fr/>.
- Dictionnaire De L'académie Française. (1932-1935). Paris : Hachette, 8^e éd. En ligne : <http://www.dictionnaire-academie.fr/>.
- Dictionnaire De L'académie Française. 1986-[en cours]. Paris : Fayard/Imprimerie nationale, 9^e éd. En ligne : <http://www.dictionnaire-academie.fr/>.
- Étiemble, R. (1964). *Parlez-vous franglais ?* Paris : Gallimard, 376 p. (10^e éd., 1991. Paris : Gallimard, coll. « Folio actuel », 144 p. ISBN : 2-07-032635-7.)
- François-Geiger, D. (1975). « La littérature en argot et l'argot dans la littérature ». *Communication et langages*, 27 : 5-27. En ligne : http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1975_num_27_1_4224.
- François-Geiger, D. (1989). *L'argoterie*. Paris : Sorbonnargot, 168 p. ISBN : 2-9503507-0-4.
- François-Geiger, D. (1991). « Panorama des argots contemporains ». *Langue française*, 90 : 5-9.
- François-Geiger, D. & Goudaillier, J.-P. (dir.) (1991). *Parlures argotiques*. Paris : Larousse, 125 p.
- French Iceberg. (2019). Blog : *Argo français*. En ligne : <https://french-iceberg.com/fr/french-slang-words/> et <https://french-iceberg.com/fr/category/french-slang/>.
- Gauger, H. M. (1972). *Zum Problem der Synonymie. Avec un résumé en français : apport au problème des synonymes*. Tübingen : Tübinger Beiträge zur Linguistik 9, 149 p. ISBN : 978-3-878-08009-1.
- Goudaillier, J.-P. (1997a). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve & Larose, 261 p. ISBN : 978-2-706-81343-6.
- Goudaillier, J.-P. (1997b). « La langue des cités ». *Communication et langages*, 112 : 96-110. En ligne : www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1997_num_112_1_2768. DOI : <https://doi.org/10.3406/colan.1997.2768>.
- Goudaillier, J.-P. & Levruc, E. (dir.) (2014). *Argot(s) et variations*. Frankfurt a. M. : Peter Lang, 313 p. ISBN : 978-3-631-62565-1.
- Goudaillier, J.-P. & Montserrat Planelles, I. (dir.) (2017). *Argot et crises*. Frankfurt a. M. : Peter Lang, 247 p. ISBN : 978-3-631-67660-8.
- Gromova, T. N. & Griniova, E. F. (2012). *Dictionnaire français/russe de l'argot, de la langue populaire et familière (avec plus de 12 000 mots et expressions)*. *Frantsuzsko-russkiy slovar argo, prostorechiya i familiarizmov (bolee 12000 slov i slovosochetaniy)*. Moskva : Nestor, 1168 p. ISBN : 978-5-903262-67-0. En ligne : <https://ru.pdfdrive.com/dictionnaire-fran%C3%A7ais-russe-de-largot-de-la-langue-populaire-et-famili%C3%A8re-d175840211.html>.
- Guiraud, P. (1985). *L'Argot*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 700, 9^e éd. 126 p. ISBN : 2-13-039079-X.
- Guiraud, P. (1986). *Le Français populaire*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 1172, 5^e éd. 123 p. ISBN : 2-13-039164-8.
- Honeste, M.-L. (2007). « Entre ressemblance et différence : synonymie et cognition ». *Le Français moderne*, 75 (1) : 160-173. In I. Vitali (dir.), *Intrangers II. Littérature beur, de l'écriture à la traduction*. Louvain-la-Neuve : L'Harmattan, p. 77-122.

- Jenišová, T. (2011). *Les Anglicismes dans les revues françaises*. Masarykova Univerzita: Magisterská Diplomová Práce. Vedoucí práce: PhDr. Alena Polická, 125 p.
- Jurkovič, V. (2021). Potential effect of informal learning of English through watching a medical television series on the development of maritime medical English competence – A corpus approach | [Moznost vplivanja priloznostega ucenja anglescine preko spremljanja medicinske televizijske serije na razvoj jezikovne zmoznosti v medicinski poorski anglescini – Korpusni pristop]. *Journal for Foreign Languages*, 13(1), 445-465.
- Kastersztein, J. (1990). « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités ». In C. Camilleri & al., *Stratégies identitaires*, p. 28-46. Paris : PUF, 240 p., ISBN : 978-2-130-42858-9.
- Khorocheva, N. V. (2020). *Russkiy obshchiy zhargon i frantsuzskoye obshcheye argo kontsa XX veka: Komparativnoe issledovanie*. Moskva : URSS, 243 p. ISBN : 978-5-971-07274-4.
- Kleiber, G. (2009). « La synonymie - identité de sens n'est pas un mythe ». *Pratiques*, 141/142: 9-25. En ligne : <http://journals.openedition.org/pratiques/1262>. DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1262>.
- Körting, G. (1908). *Etymologisches Wörterbuch des französischen Sprache*. Paderborn : Schöningh Verlag, 414 p.
- Kozelskaya, E. A. (2006). *Argo vo francuzskoj poezii XX veka: Uchebnoe posobie*. Orel: OGU, 109 p.
- Laroche-Claire, Y. (2004). *Évitez le franglais, parlez français !* Paris : Albin Michel, 295 p. ISBN : 978-2-702-89181-0
- Lievois, K. & Noureddine, N. N. (2018). « La traduction des arabismes dans Kiffe Kiffe Demain de Faïza Guène ». *Atelier de Traduction (Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, RO)*, 29 : 51-69.
- Kralova, Z., Kovacikova, E., Repova, V., Skorvagova, E. (2021). *Activities in English classes inducing positive/ negative emotions. Obrazovanie I Nauka*, 23(1), 136-155.
- Lievois, K., Noureddine, N. & Kloots, H. (2018). « Le lexique des jeunes des cités dans Kiffe kiffe demain : choix traductifs en arabe, espagnol et néerlandais ». *TTR (Traduction, terminologie, rédaction) (Université McGill, CDN)* : « Traduire la banlieue : problématiques, enjeux, perspectives », 31 (1) : 69-96. En ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/1062547ar>. DOI : <https://doi.org/10.7202/1062547ar>.
- López Díaz, M. (2018). « La cooccurrence du tabou et de l'euphémisme ou les conditions de la synonymie ». *Travaux de linguistique*, 1(1) : 27-42. En ligne : <https://doi.org/10.3917/tl.076.0027>.
- Luzzati, D. & Luzzati, Fr. (1987). « Oral et familier : le style oralisé ». *L'Information Grammaticale*, 34 : 15-21.
- Marcu, I.-M. (2016). *L'écriture des auteurs "intransgers" à la "périphérie" de la norme. Carnets : revue électronique d'études françaises*, II, 7 : 77-90.
- Mongailard, V. (2020). *Les Padrés, ces aumôniers militaires qui louent le Seigneur dans des clips. Le Parisien en ligne*. En ligne : <https://www.leparisien.fr/culture-loisirs/musique/les-padres-ces-aumoniers-militaires-qui-louent-le-seigneur-dans-des-clips-15-12-2020-8414291.php>.
- Mortureux, M.-F. (1997). *La lexicologie entre langue et discours*. Paris : SEDES, 192 p. ISBN : 2-2002525-6-0.
- N'diaye-Corréard, G. (2006). *Toubab. G. N'Diaye-Corréard (dir.), Les mots du patrimoine : le Sénégal*, p. 540-541. Paris : Éditions de Archives Contemporaines, 600 p. ISBN : 978-2-914-61033-9.
- Oudaimah, L. (2017). *L'argot franco-arabe, un enjeu interculturel*. *Universidad de Cádiz : Trabajo de Fin de Grado en Estudios franceses y estudios arabes*. Tutores : J. Aguadé-Bofill y M. Travieso-Ganaza. 84 p.

- Ovchinnikova, O. A. (2010). Frantsuzskoye argo kontsa 20 veka: slovoobrazovaniye i semantika. Smolenskiy Gosudarstvennyy Universitet : Dissertatsii na soiskaniye uchenoy steleni kandidata filologicheskikh nauk. Nauchnyy rukovoditel' : E. M. Beregovskaya. Mosvva, 23 p.
- Peeters, B. (2007). Effets d'oralité dans un corpus de faits divers de langue française. In M. Broth, M. Forsgren, C. Norén & F. Sullet-Nylander (dir.), *Le français parlé des médias* (Acta Universitatis Stockholmiensis, Romanica Stockholmiensia, 24), p. 609-623.
- Pergnier, M. (1989). Les anglicismes. Danger ou enrichissement pour la langue française ? Paris : PUF, coll. « Linguistique nouvelle », 226 p. ISBN : 2-13-042252-7.
- Petit Larousse Illustré. 2014. Paris: Larousse, 2016 p. ISBN : 978-2-035-87365-1.
- Picone M. D. (1996). Anglicisms, Neologisms and Dynamic French. "Linguisticae Investigationes Supplementa, 18". Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins. XII-462 p. ISBN : 978-9-027-23127-7.
- Podhorná-Polická, A. (dir.) (2015). Expressivité vs identité dans les langues : aspects contemporains des argots. Brno : Masarykova Univerzita, 260 p. ISBN : 978-8-021-05739-5.
- Podhorná-Polická, A. (2007). Peut-on parler d'un argot des jeunes ? Analyse lexicale des universaux argotiques du parler de jeunes en lycées professionnels en France (Paris, Yzeure) et en République tchèque (Brno). Paris, Université Paris 5 René Descartes & Brno, Masarykova Univerzita : Thèse de doctorat en cotutelle.
- Podhorná-Polická, A. & Fiévet, A.C. (2011). Approximations perspectives des locuteurs et éclaircissements stylistiques des auteurs : les arabismes à la lumière de l'argot des jeunes (des cités).
- Ponchon, Th. (2020). Modo-temporal micro-systems in contemporary modern French. *Sociolingvistika*, 4(4) : 130-151. DOI: 10.37892/2713-2951-2020-4-4-130-151.
- Proskuryakova, D. YU. (2017). The status of Modern Suburban French. *Inostrannye yazyki v vysshej shkole*, 1: 33-44.
- Proskuryakova, D. YU. (2018). The phenomenon of code switching in urban literature of France (using the example of Faiza Guene Kiffe kiffe demain and Rachid Djaidani Boumkœur). *Uchenye zapiski Orlovskogo gosudarstvennogo universiteta*, 1(78): 158-163.
- Proskuryakova, D. YU. (2019). Elements of modern suburban French in a literary text. *Inostrannye yazyki v vysshej shkole*, 2(49): 34-41.
- Proskuryakova, D. YU. (2020). Argot as a form of protest in Rachid Djaïdani's novels Boumkœur and Viscéral. *Inostrannye yazyki v vysshej shkole*, 2(53): 38-49. DOI : 10.37724/RSU.2020.53.2.012.
- Retinskaya, T. I. (2016). Argot's vocabulary of French student youth. Moscow: Li-brocom, 168 p.
- Retinskaya, T. I. & Kuzmina, O. A. (2020). System mechanisms of argot word-formation (based on the latest synchronic stratum of the French youth argot). *Vestnik udmurtskogo universiteta, seriya istoriya i folologiya*, 30, 6 : 1031-1036. DOI : 10.35634/2412-9534-2020-30-6-1031-1036.
- Retinskaya, T. I. & Vojnova, N. V. (2020). Ob odnoj iz constant algoritma mikrosociolingvisticheskogo issledovaniya. *Sociolingvistika*, 4(4): 34-48. DOI : 10.37892/2713-2951-2020-4-4-34-48.
- Rouayrenc, C. (2015). Figures et oralité. *Pratiques*, 165-166. En ligne : <http://journals.openedition.org/pratiques/2527>. DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.2527>.
- Sailley, R. (1979). *Vocabulaire fondamental du tsigane d'Europe*. Paris : Maisonneuve & Larose, 57 p. ISBN: 978-2-706-80785-5.
- Sainéan, L. (1920). *Le langage parisien au XIX^e siècle*. Paris: de Boccard.

- Sebkhi, H. (1999). Une littérature “naturelle” : le cas de la littérature “beur”. *Itinéraires et contacts de cultures*, 27: 15-27. En ligne : <http://www.limag.refer.org/Textes/Iti27/Sebkhi>.
- Sourdot, M. (2002). L’argotologie : entre forme et fonction. *La linguistique*, 1(1): 25-40. En ligne : <https://doi.org/10.3917/ling.381.00025>.
- Sourdot, M. (2009). Mots d’ados et mise en style : Kiffe Kiffe demain de Faïza Guène. *Adolescence*, 4(4), 895-905. <https://doi.org/10.3917/ado.070.0895>.
- Szabó, D. (1991). L’argot commun des jeunes parisiens. Paris, Université Paris 5 René Descartes: Mémoire de DEA sous la direction de Denise François-Geiger.
- Tengour, A. (2013). Tout l’argot des banlieues. Le Dictionnaire de la zone en 2600 définitions. Paris : Éditions de L’Opportun, 732 p. En ligne : <https://www.dictionnairede lazone.fr/dictionary/lexical>.
- Trésor De La Langue Française Informatisé. (2002). En ligne : <http://atilf.atilf.fr/tlfv3.htm>.
- Vitali, I. (2009). De la littérature beure à la littérature urbaine : Le Regard des “Intrangers”. *Nouvelles Études Francophones (University of Nebraska Press)*, 24, 1 : 172-183. En ligne : <http://www.jstor.org/stable/25702194>.
- Walter, H. (2001). Honni soit qui mal y pense, L’incroyable histoire d’amour entre le français et l’anglais. Paris : Robert Laffont, 364 p. ISBN : 978-2-221-08165-5.
- Wartburg, W. von. (1922-1967). *Französisches etymologisches Wörterbuch : eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Bâle : R. G. Zbinden, 23 vol. En ligne : <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW/index.php/page/view>.
- Yaguello, M. (2000). « X comme XXL, la place des anglicismes dans la langue ». In B. Cerquiglini, J.-C. Corbeil & B. Peeters (dir.), *Tu parles ?!, le français dans tous ses états*, p. 353-361. Paris : Flammarion, 416 p. ISBN : 978-2-080-80034-3. (2^e éd. 2002.)
- Zanola, M. T. (2008). Les anglicismes et le français du XXI^e siècle : la fin du français ?, *Synergies Italie*, 4: 87-96.

Words: 20019

Characters: 126 439 (70,24 standard pages)

Prof. Daria Proskuryakova
 State University Riazan Yesenin
 390000, Ryazan, rue Svoboda, 46
 Russia
 d.proskuryakova@365.rsu.edu.ru

Prof. Thierry Ponchon
 University de Reims Champagne-Ardenne
 51100 Reims, rue Gabriel Voisin, 11
 France
 Université d’État d’Orel Tourgueniev
 302026, Orel, rue Komsomolskaya, 95
 Russia
 thierry.ponchon@univ-reims.fr

Tatiana Retinskaya
 State University Orel Tourgueniev
 302026, Orel, rue Komsomolskaya, 95
 Russia

Prof. Dr. Jerome Baghana, DrSc.
Université d'État de Belgorod
308015, Belgorod, rue Studencheskaia, 14
Russia
University of St. Cyril and Methodius, Trnava
2 Nam. Jozefa Herdu
91701 Trnava, S
lovakia

Olga Prokhorova
State University Belgorod
308015, Belgorod, rue Studencheskaia, 14
Russia